

Sébastien Junca

La Sensation du gouffre



Poèmes en prose et autres textes

LA SENSATION DU GOUFFRE

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de L'ARBRE D'OR :

- *Les Naufragés de Dieu*, 2008.
- *L'Envers du monde*, 2008.

Aux Éditions ÉDILIVRE :

- *De feu et de sang - Les charniers de lumière*, 2010.
- *Blessure d'étoile - La face cachée de l'évolution*, 2011.
- *Petit manuel de survie, de résistance et d'insoumission à l'usage de l'ouvrier moderne*, 2011.

Aux Éditions DEMOPOLIS :

- *Au cœur de la crise – Carnets ouvriers* (Préface de Gérard Mordillat), 2014.

En autoédition sur COOLLIBRI :

- *La Sensation du gouffre. Poèmes en prose et autres textes*, 2015.
- *Le Vouloir du Véridique. Carnets hygiéniques*, 2016.
- *Le Totem et l'atome. Introduction à la mécanique des dieux*, 2017.
- *Effondrement : une question de survie*, 2020.

Tous ces titres sont disponibles en autoédition
et au format papier sur le site

coolibri.com

Sébastien Junca

LA SENSATION DU GOUFFRE

suivi de

DES CORPS

Poèmes en prose et autres textes

Sébastien Junca © 2015
Contact : sebastienjunca@laposte.net
Page auteur sur CoolLibri.com
ISBN : 9791034339365

SOMMAIRE

DU MÊME AUTEUR.....	4
LA SENSATION DU GOUFFRE.....	11
JE SUIS EN MANQUE.....	13
LA RÉALITÉ ?.....	14
À TITRE PROVISOIRE.....	14
PRÉMATURÉS.....	15
LE PARFUM DES MORTS.....	16
LA MORSURE DU MONDE.....	16
SYMPTÔMES.....	17
LE VENTRE DE LA MER.....	17
GOLGOTHA.....	18
QUELQUE CHOSE.....	19
NAUFRAGÉ.....	21
ZOMBIE.....	23
LES MOUTONS.....	24
DANS LE FLUX TIÈDE DU TEMPS QUI PASSE.....	25
RIEN.....	25
NAUFRAGÉS.....	25
TIC-TAC.....	26
DIEU FRACASSÉ.....	28
L'ÉCRIT VAIN.....	28
COURONNE D'ÉPINES.....	29
DES ESCLAVES.....	30
N'ÊTRE.....	30
LA JUSTE MESURE DE L'HOMME.....	31
LES AVEUGLES N'ONT PAS LE VERTIGE.....	32
DE LA VERMINE.....	32
LE BAISER DE LA MORT.....	35

DES CORPS.....	39
L'IGNORANCE.....	41
VOULOIR NE PAS VOULOIR.....	41
LE MONDE.....	42
DE LA DOULEUR.....	43
DE L'ART.....	43
DE LA FOLIE.....	47
DES TRAUMATISMES.....	48
DES CORPS.....	49
INACHEVÉS.....	51
LA CHAIR DU MONDE.....	52
COLORIAGES.....	54
DE LA CRÉATION.....	55
DU CHAOS.....	56
PRÉSOMPTIONS.....	56
UNE GESTATION FROIDE.....	59
PRÉSOMPTIONS II.....	60
LE CADAVRE DE DIEU.....	61
DES RÊVES.....	62
DES IDÉES.....	63
DES EXISTENCES SOUS INFLUENCES.....	63
RESTER DEBOUT.....	67
ÉCRIRE.....	67
REG'ART.....	68
QUE RESTERA-T-IL ?.....	69
LES ENJEUX DE LA MORT.....	77
DE LA CONSCIENCE.....	80
TOUT EST POSSIBLE !.....	81
PRÉSOMPTIONS III.....	86

*Celui qui cherche la connaissance
Est réellement, parmi les hommes,
Un homme parmi les bêtes.*

Friedrich Nietzsche,
Ainsi parlait Zarathoustra.

LA SENSATION DU GOUFFRE

(1993-2000)

*Au moral comme au physique,
J'ai toujours eu la sensation du gouffre...*

Charles Baudelaire,
Hygiène.

JE SUIS EN MANQUE

Je suis en manque ! En perpétuel état de manque de quelque chose que j'ignore et que je cherche, en vain, comme un ventre affamé. Mon esprit est un puits que je cherche à combler, mais sans savoir de quoi. Un puits sans fond qui avale mes rêves comme le siphon d'une baignoire que je ne parviens pas à remplir.

Rester conscient ! Coûte que coûte. Rester conscient et éveillé, l'œil sans cesse rivé dehors, à guetter, à prévenir les dangers, les pièges du quotidien qui affleurent la surface comme autant de récifs. Rester à tout prix éveillé dans ce demi-sommeil entre rêve et réalité ; entre réalité et quotidien. Entre ce qui est depuis toujours, et ce qui n'est déjà plus car provisoire. Provisoire comme des vagues qui se forment et se diluent au fil du vent et des courants, retournant ainsi à l'océan originel, intact, inchangé, permanent...

Il nous faut lutter et lutter sans cesse contre ce sommeil anesthésique. Contre ce quotidien qu'il nous faut refuser de considérer comme la seule réalité possible. Il nous faut lutter contre la lourdeur de nos paupières qui veulent absolument et irrémédiablement se clore comme les portes d'une prison de chair et d'esprit. Car l'esprit aussi est une prison. Plus pernicieux que la chair car il nous enferme dans nos peurs, nos désirs, nos souffrances, nos souvenirs, nos émotions... Tout ce qui, de près ou de loin, est intimement lié à cette personnalité à laquelle nous nous identifions et nous confondons en croyant

qu'elle est « nous ». Cette personne-là n'est rien ! Elle n'est qu'ombre et poussière ; vent et fumée ; rêves et cauchemars ; dernier soupir et dernier souffle restitué à cette tempête qui nous emporte depuis que nous sommes au monde.

LA RÉALITÉ ?

La réalité, le réel. Ils me font sourire tous ces aveugles et paralytiques de l'esprit, appuyés sur leur réalité comme sur des béquilles qu'un enfant pourrait faucher du pied. Se sont-ils une seule fois posé la question ? Quelle est donc cette réalité sur laquelle ils font reposer l'édifice branlant de leurs certitudes ? Réalité sur laquelle, les inconscients, ils n'hésitent pas à bâtir leur existence. Abandonnant ainsi leur âme à cette morphine (mort fine) qui les trompe et leur prend chaque jour un peu plus de leur conscience, de leur lucidité et de leur vie.

À TITRE PROVISOIRE

Méfions-nous des certitudes ! Méfions-nous des convictions et de ceux qui les prodiguent comme autant de remèdes contre les doutes et les interrogations que suscite un monde tel que le nôtre. Méfions-nous des certitudes comme de galeries mal étayées menaçant à chaque instant de s'écrouler en nous enfermant pour l'éternité sous des tonnes de bon sens. Les

cimetières sont tous remplis de certitudes. Les musées sont pleins de certitudes. Les champs de batailles, les bibliothèques, les télescopes et les microscopes. L'histoire des hommes et de l'univers entier est pleine de certitudes plus branlantes que des ruines qu'un vieillard pourrait abattre d'un seul coup de canne.

Tout n'est ici qu'incertitude. Tout n'est qu'à titre provisoire. Le monde est provisoire, la lumière est provisoire. L'ombre est provisoire. La haine est provisoire. L'amour est provisoire. Les pensées sont provisoires. L'écriture est provisoire. Les enfants sont provisoires. Les vieillards sont provisoires. La maladie est provisoire ; la victoire comme la défaite. Le néant et la mort sont provisoires. Le changement est la seule constante, avec peut-être la bêtise des hommes, eux qui vivent comme s'ils étaient éternels.

PRÉMATURÉS

Sentir sur soi la main du monde, la paume de l'univers presser son corps et son esprit comme un fruit mûr. En recueillir le nectar. Ici on est coupé du vrai monde ; coupés du vrai soleil comme du vrai vent, des vraies pluies comme des vrais orages. Nous sommes au sein de la société comme au creux d'une couveuse qui nous empêche de sentir, de voir et de vivre le monde tel qu'il est. La société est une couveuse pour les prématurés que nous sommes. Plus nous y passons de temps, plus nous sommes fragilisés. De moins en moins aptes à vivre le monde tel qu'il se présente derrière la vitre, avec ses forêts et ses montagnes, ses astres et ses îles... Mais aussi avec

toutes ses incertitudes, ses tempêtes, ses ouragans, séismes et famines, pestes et naufrages... L'impôt que le destin collecte contre notre liberté.

LE PARFUM DES MORTS

Le parfum des morts... Cet étrange parfum qui se dégage des morts. De tous ces souvenirs comme autant de cadavres amoncelés pêle-mêle dans le charnier de la mémoire. Quand bien même nous traversons à nouveau les décors où plus rien ne se joue aujourd'hui, nous ne parvenons pas à les faire un tant soit peu revivre. Les lieux sont moins porteurs de souvenirs que la mémoire elle-même, vivant cimetière. Ils ne sont plus rien que des carcasses desséchées d'où la vie s'est à jamais enfuie année après année.

Cela ne veut plus rien dire.

LA MORSURE DU MONDE

Quelle chose étrange que la vie ! La conscience que nous en avons est parfois si douloureuse. Ne plus se poser de questions. Des questions sans réponse comme des bateaux sans voiles que l'on est obligé de traîner toute sa vie derrière soi. Des chapelets de questions comme autant de chaînes et de réseaux inextricables rendant inaptés à la vie. Insectes prisonniers

d'une toile que notre conscience arachnéenne a patiemment tissée au fil des années. Combien de temps pourrions-nous continuer à vivre ainsi en équilibre ? Combien de temps pourrions-nous garder les yeux ouverts sans que notre âme ne soit brûlée et irrémédiablement endommagée ? Combien de temps serons-nous encore capables de supporter ainsi la morsure du monde ? Notre conscience nous brûle. Elle est une bougie qui finira tôt ou tard par mettre le feu à notre raison.

SYMPTÔMES

La bêtise humaine suinte de partout, de tous les orifices sociaux, de tous les interstices et de tous les pores d'une société qui a la fièvre et qui transpire une médiocrité purulente et intarissable, nauséabonde et révélatrice. Mais les autres ? Les plus nombreux, les plus humbles. Les victimes actives qui continuent de jouer ce jeu puéril parce qu'on leur fait croire tous les jours que Dieu fait qu'ils n'ont pas d'autre alternative que de participer, bon gré mal gré, à cette farce !

LE VENTRE DE LA MER

À la recherche de l'île. Est-elle de ce monde ou d'un autre ? Je l'ignore. Mais je sais que c'est après elle que je cours. Tout du moins, après son image, ce qu'elle représente. Temple

inondé de chaleur et de lumière. Fragment de vie posé là au milieu de l'éternité, comme un radeau à l'ancre offert au naufragé provisoire que je suis. Une île toute maternelle pour un homme qui n'est autre qu'un enfant un peu plus vieux que les autres. Une île où le soleil me dispenserait sa chaleur, maternelle, réconfortante, nourricière et bienfaitrice. Une île où seul, je serais à l'abri du monde comme l'enfant dans le ventre de sa mère.

GOLGOTHA

Après tout qu'importe ! Qu'importe la souffrance. Continuer de vivre. Se laisser vivre malgré tout. Se laisser voguer au grès du temps. Attendre patiemment que le temps se dévide. Continuer de tisser ces quelques ornements. Ces quelques pages cousues d'encre noire. Attendre et se foutre pas mal du désespoir. Qu'avons-nous à y perdre ? Nous n'avons déjà rien. La raison ? Nous appartient-elle seulement ? La raison, notre âme et cette putain de conscience branlante et souffreteuse à laquelle nous nous agrippons comme après un radeau fait de bric et de broc. Nous n'avons que faire du monde en vérité. Nous sommes au-delà du monde comme des enfants mort-nés. Qu'importe leurs croyances, leurs désirs, leurs plaisirs et leurs peurs. Qu'importe leur amour, le nôtre est plus « rare ». Qu'importe toutes leurs préoccupations, elles sont toutes humaines et nous ne sommes pas de ce monde. Les vivants sont moins vivants que les morts. Ils sont tous en sursis et déjà moribonds. Les morts eux, appartiennent à l'éternité ; cette vie

au-delà de la vie. Ce ne sont dans la rue que des plaques funéraires à l'épithaphe encore incomplète. Des couronnes mortuaires, de fragiles crucifix tout rongés de rouille. Le monde ne m'intéresse plus. Je suis fatigué de ce monde.

Tel est donc ce calvaire, cette croix à porter. Tel est notre Golgotha. Fixés sur la croix de l'ennui par les clous de l'absence.

Leur art, leur culture, leur pensée, leur philosophie, leur esthétique et leur éthique... Tout cela ne veut rien dire. Brouilles, peccadilles, poudre aux yeux pour aveugles ; « amuse-gueules ». Toute leur vie ils se goinfrent de ces petits canapés de bon ou de mauvais goût qui les rendent gras et obèses et leur font croire qu'ils n'ont plus faim. Foutaise ! Foutre foutaise ! Que se taisent les fous !

Les créations qu'ils finissent, tôt ou tard, par appeler des oeuvres, sont des créations incomprises et déviées de leur sens premier, originel. Créer c'est crier, vomir, évacuer. C'est avant tout et après tout un acte de VÉRITÉ. Écrire comme le malade s'injecte une dose de morphine. L'écriture est morphine en même temps que vomissures, prothèse et camisole. Ah ! Tous ces gens qui se croient heureux en même temps qu'immortels ! Préférons la folie, toute naissante qu'elle est encore, à leur « normalité ». Préférons nos souffrances à leurs pâles plaisirs.

QUELQUE CHOSE

Je pressens une autre vie. Une autre vie pour d'autres hommes. J'entends les chevaux piaffer. Et derrière l'horizon je

sais une nuée de cavaliers en armes, aux glaives éclatant de lumière comme autant de flambeaux. Cavaliers d'un autre âge, d'un autre monde. Leurs bannières claquent au vent. Un vent chaud soufflé par le désert. Tout cela gronde en moi comme une ardente lave qui me dévore, me ronge l'âme et le cœur et me menace à terme. Qui suis-je ? Un prince sans royaume égaré ici-bas ? Enlevé au cœur même de la bataille par je ne sais quel sortilège ? Où sont-ils donc passés, mes chevaux, mon armée, mes bannières et mes glaives ? Ils sont là je le sens. Je les entends gronder en moi. Jusqu'à quand ? Vers quelle issue ? Pour quelle vie nouvelle ou sacrifiée ? Suis-je dupe de mon cœur ? De ce cœur qui ne cesse de me rappeler à une autre réalité. De ce cœur qui semble vouloir me dire que j'ai raison d'y croire et de continuer d'espérer.

Je voudrais tant m'abandonner à cette force inexprimable qui m'attire et me pousse à parcourir tous les déserts du monde et du cœur. Ces terres arides et infinies qui semblent vouloir s'offrir comme des corps de femmes vierges.

Leur monde ne m'appartient pas et je n'appartiens pas au monde. Il me faut continuer. Qu'importe le prix à payer ! Ce seront autant de dettes pour l'éternité. L'Homme est plus grand que l'homme et l'Existence est au-delà de l'existence.

*J'entends les voix au loin qui murmurent mon nom
Par-delà la folie, par-delà la raison.*

Pour combien d'années, de vies, de siècles à venir ? De quel royaume ai-je ainsi été banni ? Pour quel crime ? Pour quel péché suprême ? Qui suis-je donc pour traverser ainsi la vie comme un voyageur étranger qui cherche son chemin ?

Je sens bien que j'ai quelque chose à découvrir. Mais quoi, où, quand et comment ?

Mes mondes et mon existence sont hors du monde. Je cherche dans ma mémoire, guettant le moindre signe qui pourrait me guider comme une étoile dans le désert. Mais ma mémoire est un puits sans fond où rien ne se reflète. Rien ! Et le temps passe et rien ne s'accomplit.

Et pourtant ! Et pourtant je sens bien qu'il y a quelque chose de latent, là, profondément enfoui en moi. Quelque chose de plus grand, de plus fort, de plus vieux que moi. Peut-être plus vieux que le monde lui-même. Peut-être même plus vieux que l'idée même que l'on peut se faire du temps et de l'éternité.

Je sens qu'il y a QUELQUE CHOSE.

NAUFRAGÉ

Leur médiocrité fatigue, ronge, use jusqu'à la moelle. Elle nous vide comme un collier de sangsues accrochées à notre gorge.

Tout le monde s'en fout ! Tout le monde se fout de tout ! Le bateau coule normalement. Il prend l'eau par le fond. Il faudra bien qu'eux aussi ils apprennent à nager avec leurs bouées de certitudes dégonflées et rafistolées de toute part.

Moi je m'en fous, je suis né noyé. J'ai les poumons pleins d'eau. J'ai bu la tasse dès les premiers jours de mon existence. Je sais le goût amer de cette eau qui nous entoure. Une eau sans limites, sans rochers, sans îles, sans paix. Une eau où il faut

tout d'abord se débattre avant d'apprendre à nager. Puis nager et nager encore, et respirer un peu entre deux gorgées amères. Et continuer de souffrir, de se débattre, vomir et suffoquer jusqu'à ce qu'enfin des branchies nous viennent à la place des poumons ; et puis enfin plonger, définitivement.

Ils sont tous si dérisoires, si suffisants. Ils sont si vaincus, les convaincus. Ils sont si dociles, les imbéciles. Je me sens comme un chien dans un jeu de quilles. Je me sens comme amputé de tous mes membres et jeté à la mer avec une bouée entre les dents qui m'empêche de respirer. Je me sens... Je me sens ... et je ne me sens plus la force de continuer ainsi. Le souffle me manque. Je cherche désespérément à m'accrocher à un regard, à un espoir. Un regard ! Un putain de regard que l'on croise parfois et qui semble si différent des autres. Un regard comme un miroir et qui semble nous dire : je suis une île. Je suis une île... Viens vers moi, toi, le nageur, le naufragé fatigué. Viens vers moi te reposer, te réchauffer et poser enfin ton regard éperdu. Un putain de regard ou un putain de mirage. Comment savoir ? Je n'ai plus de membres pour faire des signes. Je n'ai plus de voix, mes poumons sont pleins d'eau. Alors j'abandonne mon destin et mes espoirs au bon gré des courants. Si c'est une île, ils m'y porteront.

Je me sens petit à petit mourir au monde. Me retrancher du monde par la propre lame de ma conscience, qui coupe, une à une, les amarres qui me retiennent comme autant de cordons ombilicaux. Et je cherche désespérément une main semblable à la mienne. Une main à saisir, comme le ferait un enfant dans le noir. Une main comme un dernier lien ; comme une perfusion pour ne pas mourir tout de suite, pas encore... Car où irai-je seul, moi qui n'ai pas aimé ? Moi qui n'ai pas encore bu ce

philtre d'éternité que l'on nomme AMOUR et dont je rechigne même à écrire le nom comme un mot étranger à l'orthographe si compliquée, voire impossible.

ZOMBIE

Je suis si fatigué. Aurais-je épuisé jusqu'à ma propre substance ; ma capacité à rêver ; ma capacité à vivre et aussi à aimer ? Non pas que je sois vide de tout cela ! Mais que tout demeure à jamais vain en moi. Impossible ! Inaccessible ! Impossible le rêve ! Impossible la vie ! Impossible l'amour ! Je me sens pris au piège de ma propre conscience et de mon incapacité à la satisfaire. Comme une bête affamée que je ne peux plus nourrir et qui a commencé à me dévorer pour assouvir sa faim. Je ne suis qu'un homme doué d'une conscience autre. Une conscience qui m'incendie. Une conscience qui me révèle mes faiblesses et y met le feu comme à un tas d'herbes sèches. Pendant combien de temps aurai-je encore la force de la retenir cette horde de chevaux sauvages qui piaffent, ruent et détruisent une à une toutes mes barricades ? Pendant combien de temps ? Jusqu'à quand ? Vers quelle destruction ? Vers quelle renaissance si renaissance il y a ?

Ces perspectives m'affolent car je n'y peu pas grand-chose, et de moins en moins. Le monde et les hommes me paraissent de plus en plus lointains, étrangers. Le monde m'indiffère. Le monde est si... désert.

Est-ce le commencement de la fin ? Je me sens comme un

vieillard. Je n'ai cependant rien vécu, et pourtant, je me sens si las !

Rêver compte t-il autant que de vivre ? Si c'est le cas, je devrais déjà être mort.

LES MOUTONS

Ces repères futiles et dérisoires qui leurs donnent l'illusion de l'immortalité. Ces repères auxquels désespérément ils s'accrochent. S'y agrippant comme des enfants au sein de leur mère. Ces repères, choses en apparence immuables, miettes d'éternité contrefaite dont ils se gavent comme de la volaille de batterie. Ces repères, quels qu'ils soient, dont les hommes se servent pour farder la mort et cacher sa face immonde qui leur rappelle sans cesse leur putride destinée.

Arracher l'enfant au sein de sa mère, c'est le tuer. Lui ôter ce par quoi il croit exister, et pour l'éternité. Foutaise !

Et c'est ainsi qu'ils consacrent leur vie entière à maquiller leurs faces immondes déjà rongées par les vers et la mort qui suintent de leurs yeux, de leurs oreilles et de tous leurs orifices. Ils sont tous si pitoyables, si abjectes, si dérisoires comme ces insectes futiles qui vivent aux dépens de la pourriture. Ils s'en repaissent comme un troupeau de vers dociles qui grouillent et s'agitent dans tous les sens. La peur en eux a éteint le peu qui leur restait de courage, de respect de soi et des autres ; d'exigence et d'honneur. Plus dociles encore qu'un troupeau de brebis qu'on mène à l'abattoir. JUSTE BONS À TRAIRE OU À TONDRE.

DANS LE FLUX TIÈDE DU TEMPS QUI PASSE

Mener une vie des plus embryonnaires possibles. Une « sous-vie ». Un balbutiement de vie. Murmurer son existence et se délecter de rêves comme d'autant de sucreries. Se laisser paisiblement porter par le temps qui passe et nous pousse vers la nasse sans fond. Se laisser porter comme l'embryon d'une vie qui ne s'est jamais réalisée, qui n'a jamais commencée, dans le flux tiède du temps qui passe.

RIEN

Je ne suis rien !
J'aspire à n'être rien.
Car être quelque chose m'opprime, m'étouffe.
Pris dans l'étau du « je », de l'existence, du défini.
J'aspire à n'être rien.
Car n'être rien c'est l'espoir d'être tout.
Alors qu'être quelque chose,
C'est la certitude de n'être rien !

NAUFRAGÉS

Nous sommes tous des naufragés du néant ou de l'éternité.

Nous sommes les bernard-l'hermite de notre existence. Chassés à la naissance du coquillage maternel et matriciel qui nous protégeait jusqu'alors. Nous déambulons sur les rochers coupants de nos sensations, de nos émotions et de nos désirs. Ballottés de droite et de gauche par les vagues du destin. Nous cherchons en vain une autre coquille, le ventre d'une mère, des rêves pour abriter notre nudité écorchée vive sur les arêtes coupantes de notre existence. Nous nous agrippons de toutes nos forces et de toutes nos pattes au triste récif de notre vie. Perdus au milieu de l'océan, nous attendons qu'une vague plus forte que les autres vienne nous faucher et nous renvoyer au néant, cet océan, sans autre forme de procès.

TIC-TAC

Chacun des battements de mon cœur est unique. Combien de battements de cœur jusqu'à ce jour ? Combien de ces pulsations ? Pulsations de vie passées et à venir, et pulsations de mort entre chacune d'elles.

Le passé ! Pourquoi l'existence reprend-elle d'une main ce qu'elle a donné de l'autre ? Cette enfance merveilleuse que j'ai eue, je pensais alors, inconsciemment, qu'elle était immuable. Créée pour toujours. Tout embaumait l'éternité et la permanence. Parenthèse inviolable au-delà de l'existence, du monde et de ses démons qui, après tout, n'appartenaient qu'aux autres.

Mais le temps a passé sur ma vie aussi, emportant tout. Réduisant tout en de plus ou moins vagues souvenirs dont la

netteté, les couleurs, les contours et les sons n'iront qu'en s'étiolant au fil du temps. Le fil du temps, comme le fil d'un rasoir.

Les sons. Les sons de ces voix que mon oreille a perdus et jusqu'au souvenir. Des voix qui pourtant m'ont si souvent aimé. Des voix qui étaient tout, et qui ne sont plus rien aujourd'hui.

J'écoute ce réveil comme je pourrais tout aussi bien écouter mon cœur : Tic-tac, tic-tac... Entre chaque pulsation, rien ! Un imperceptible rien. Un insaisissable soupçon de néant et de vide. Une pulsation de mort entre chaque pulsation de vie. Parenthèse de néant où le destin prend le temps de la réflexion, où la vie est sans cesse remise en question.

Je devine aussi que chacun de ces manques, chacune de ces absences permet à la vie d'exister. Sans quoi mon réveil ne serait plus qu'un bourdonnement monotone occupant tout l'espace. On l'oublierait enfin, comme un sifflement dans le creux de l'oreille, et pour se confondre en définitive à l'uniformité, au silence et au vide.

À chaque particule de matière, sa particule d'antimatière. À chaque pulsation de vie, sa pulsation de mort. La somme est égale à zéro. Le vide absolu. Le néant au-delà de l'univers. Le non-crée ; le non-manifesté. ZÉRO : l'œuf originel, berceau de toutes les pulsations de vie et de mort au creux duquel tous les battements de cœur et les silences qui leur prêtent vie sont réunis. À la fois néant et potentiel de l'infinie création. Tout est réuni dans ce zéro originel. Cet œuf, cet utérus, cette matrice, ce méga trou noir berceau d'étoiles, fontaine de galaxies et porte universelle. Ce même zéro que celui qui précéda la toute première seconde. Ce zéro, particule originelle qui possédait en

elle toutes les pluralités, toutes les particularités et toutes les particules et antiparticules qui font l'univers aujourd'hui.

DIEU FRACASSÉ

Celui que nous prions parfois, pensant qu'il pourrait être Dieu, n'en est que le souvenir. Nous ne sommes que des naufragés de Dieu agrippés au frêle radeau de notre conscience.

L'homme, cette particule atomique du Dieu fracassé, divisé, éclaté. L'équilibre divin fût rompu, tapissant le néant de lambeaux de chair galactiques et stellaires ; poussières d'étoiles comme autant de débris matérialisés du Dieu brisé. L'homme lui-même est un de ces fragments ; fragments de l'Être. Par l'expiation du péché originel, nous nous devons de reconquérir dans l'existence, notre part angélique et divine, dans le seul but de réunification, de reconstitution du corps de la « macromolécule divine », cet organisme divin réunifié et restauré.

L'ÉCRIT VAIN

Je n'écris plus. Je ne parviens plus à écrire. Non pas que je n'ai plus rien à exprimer, loin s'en faut. Mais je ne parviens plus à rien saisir de ma plume émoussée. Fatigue, dislocation. Prise de conscience de l'absurdité et du caractère vain de toute

chose, qui plus est, écrite.

Je ne suis qu'un tronc humain à l'intérieur de moi-même. Privé de membres, je ne peux que ressentir tous ces mondes sans jamais pouvoir en saisir un seul. Je ne suis qu'un guépard sans griffes et sans dents au milieu d'un troupeau de gazelles hilares.

Le monde m'ennuie. Le Ciel m'ennuie, et l'idée de Dieu m'ennuie aussi. L'écrire enfin m'ennuie par dessus tout, car je l'ai si souvent pensé.

COURONNE D'ÉPINES

Combien de temps pourrai-je encore tenir ici ? Tout s'en mêle. Je ne supporte plus rien. Le moindre bruit ; le moindre écart ; les manies des uns, des autres. Leurs faiblesses. Je ne supporte même plus mes réactions face à toutes ces nuisances. J'en suis devenu nuisible pour moi-même. Oscillant entre la haine, la répugnance et ce qui reste encore d'amour et de compassion au fond de moi, tout au fond, bien enfoui et peut-être agonisant.

Je sais que je m'égare, que ce n'est pas le chemin qu'il faut suivre, mais mes démons m'agrippent et me tirent par les pieds vers le gouffre... Quel gouffre ? La folie, l'abandon, le sacrifice...

J'aimerais tant me sacrifier pour mieux me sauver. Me laver de toute ma crasse. Expurger et exprimer ce qui reste encore de nectar et laisser le reste ; mes péchés.

Que faire pour me libérer de moi-même et inverser ce

diabolique processus destructeur ? Je sens bien que je me détruis moi-même à défaut de détruire les autres. Je sens que je m'effondre sur moi-même. Sur-gravitation, dislocation, implosion. Comme une croix sur mon dos. Une croix faite de mes mains et lourde comme les fautes que je porte en moi.

Couronne d'épines qui fait saigner mon corps de l'intérieur.

Le 9 mai 2000.

DES ESCLAVES

Ce ne sont pas des hommes, ce sont des esclaves.
Esclaves de leur ignorance, ignorant leur esclavage.
Tous faits pour le fouet.

N'ÊTRE

À quoi peut bien être réduit l'homme qui n'a plus de désir ?
Ni celui de posséder, ni celui d'aimer ou d'être aimé, ni même celui de vivre pas plus que celui de ne point vivre.

Miroir sans reflet, vide absolu, sans limite, sans écho... Le néant m'emplit car parfois je ne désire rien d'autre, et cependant ne désirant pas plus le néant que tout autre chose.

Alors, à quoi bon vivre ou mourir ? À quoi bon exister ; à quoi bon « insister », assister à soi-même ? Être un homme ; être un Dieu. Être vivant ; être mort... Être, toujours « ÊTRE ». Toujours une existence même dans l'inexistence. Car ne pas être c'est n'être. N'être ou être, c'est toujours être. Persistance de l'être.

Incapable que je suis de cerner mon ultime désir. Si je ne désire ni la vie, ni la mort, que puis-je bien désirer ?

LA JUSTE MESURE DE L'HOMME

Parler de « génie » n'est qu'une autre façon, plus élégante, de qualifier de monstrueux et d'anormal ce vers quoi nous ne pouvons nous élever de par notre faiblesse naturelle. Ainsi nous la légitimons. Le génie devient alors ce monstre qui fascine et que l'on excuse, que l'on tolère, qu'on admire même ; mais qui est souvent plus une curiosité qu'un exemple. Ainsi le génie devient une anormalité, une monstruosité, un accident de la nature. Autant de vaines justifications à même d'entériner notre confortable médiocrité. Cette pauvreté d'esprit et notre incapacité, non pas naturelle, mais malade, à nous hisser vers ce qui devrait être une norme pour l'ensemble de l'humanité. Car le génie est pour le commun ce que l'adulte est pour l'enfant : LA JUSTE MESURE DE L'HOMME.

LES AVEUGLES N'ONT PAS LE VERTIGE

Je ris de leur médiocrité misérable et de leur bonheur béat. Nourris, gavés qu'ils sont de cette inconscience qui fait les héros. Les aveugles n'ont pas le vertige ! On ne m'accusera pas de rire du malheur des autres... Je ne ris que de leur bonheur. Ils sont si contents d'eux.

DE LA VERMINE

Combien de temps devrai-je encore supporter cette épouvantable vermine humaine plus abjecte et plus immonde qu'elle ne l'a sans doute jamais été, toute fardée de *civilisation*. Cancer, pourriture, vermine, épouvantable vermine grouillante partout à la surface du globe rongé par cette maladie, ce virus infect qu'est l'humanité.

Qu'ils crèvent tous, et moi avec ! Que m'importe ma propre mort, pourvu qu'elle soit liée à la leur. Pas de clémence ; pas de pardon. Pas d'amour, de compassion ni même de pitié. Ils sont tous si abjectes et répugnants de faiblesse et d'orgueil. Que m'importent les bons sentiments ! On voit où ça nous mène. Qu'importe le Paradis ou l'Enfer ! Qu'importe le Bien, le Mal, le Néant ou l'Éternité... Que m'importe mon propre fardeau ! Je veux bien errer à jamais dans les froides plaines du néant pourvu que parviennent jusqu'à mes oreilles les plaintes et les gémissements de douleurs de tous ces iconoclastes, ravageurs, violeurs, barbares en cols blancs, profanateurs de pureté et

moutons aux dents longues. Tous autant de parasites à l'égard du monde comme à l'endroit d'autres sociétés moins « civilisées » mais tellement plus évoluées que celle de l'homme blanc, celui qui vaut moins qu'un rat. Car c'est bien de cet homme-là dont il s'agit. Tout comme de ces autres hommes de couleur mais qu'il a contaminé à défaut de les exterminer. Ce qui, pour eux, eut été un moindre mal, comme pour le reste du monde. Hommes rouges ; hommes jaunes et hommes noirs qui tous sont devenus des hommes blancs. Pourvu qu'un jour ils plient enfin l'échine jusqu'à mettre genou à terre. Cette race orgueilleuse, tyrannique, irrespectueuse du monde et jusqu'à ses semblables.

Que la peste soit sur ces hommes-là !

Moi, je partirai, si cela m'est encore possible. Je préfère vivre seul, dans la misère et la souffrance que de continuer de vivre ainsi au milieu de ces fous avides de richesse, de pouvoir, de puissance, d'excréments, d'écoulements, de bruit et d'ignorance.

Je rêve et me délecte à l'avance du spectacle de la lente agonie de l'humanité durant laquelle je pourrais, oubliant ma propre mort à venir, savourer chacun de leurs cris d'horreur et de désespoir, de frayeur et de douleur ; chacune de leurs supplications. Elles seraient pour moi autant d'injections ou d'onguents qui me feraient presque oublier mes propres souffrances. Quelle récompense pour tous ceux qui, comme moi, ont si patiemment enduré leurs cris de victoire, de certitude et de suffisance, cinglants comme autant de coup de fouets sur les flancs de l'innocence.

Je veux partir, mourir aux hommes de cette société ; mourir à cette « civilisation » dont le seul nom siffle comme une

vipère à mon oreille. Me tenir désormais à l'écart de ce poison et de tout ce qu'il a déjà contaminé.

L'antidote : le RESPECT. Mais il y a bien longtemps qu'ils ont brisé la fiole qui le contenait, répandant sur le sol son contenu comme un signe des larmes à venir. Ce mot n'existe plus. Ni dans leur bouche, ni dans leur cœur. Comment des créatures qui ne se respectent pas elles-mêmes pourraient-elles respecter leurs semblables et *a fortiori*, des êtres différents ou pires : « inférieurs » ? En quoi les animaux sont-ils inférieurs aux hommes ? L'intelligence ? Qu'est-ce sinon la capacité à vivre, à s'adapter au mieux à son environnement tout en le préservant ?

La culture ? Certes les animaux ne connaissent ni Rimbaud, ni Verlaine, ni Ronsard, ni Mozart, ni Bach, ni Beethoven... Mais à quoi sert la culture si elle n'existe que pour elle-même ? Ne doit-elle pas servir l'homme, l'humanité et l'aider à mieux vivre en bonne intelligence avec son milieu. Et puis pourquoi n'y aurait-il qu'une seule forme de culture : celle que nous avons développée ? La culture doit servir l'intelligence, la nourrir afin de l'aider à mieux vivre dans le respect du monde et de l'autre. Elle est l'expérience qui nourrit l'intelligence. Non l'intelligence elle-même. Et pour continuer ainsi, par le biais d'une évolution adaptée à notre milieu ; non « violante », de préserver l'avenir de l'espèce en même temps que le présent de l'individu.

LE BAISER DE LA MORT

C'est en pensant à nouveau à la mort que je me suis remémoré les séances de vaccination durant lesquelles, écoliers, nous attendions notre tour, en slip, les uns derrière les autres.

Dans une main, une petite bouteille d'urine comme si elle eut contenu notre âme destinée à être pesée selon le rituel mentionné dans le livre des morts égyptien ; dans l'autre, notre carnet de santé, les « tables » où étaient sans doute inscrites toutes les bonnes et mauvaises actions accomplies dans cette existence.

Au loin, l'incarnation de la mort, froide, le plus souvent vieille et laide et sans l'ombre d'un sentiment humain : l'infirmière en chef munie de son aiguillon terrible sur lequel se focalisaient tous les regards. Nous devions tous y passer. Certains, mortifiés, la peur au ventre, s'arrangeaient pour laisser passer le plus grand nombre avant eux, repoussant au plus loin l'échéance et dans le secret espoir d'échapper à l'injection. Vain espoir !

Moi et quelques autres, nous calculions : assez d'espace pour ne pas être tout de suite confrontés à l'inconnu et à l'inéluctable sans nous y être préalablement préparés. Nous tentions de lire sur les visages et dans les regards de ceux qui nous précédaient, déjà entre les mains froides de la grande prêtresse. Nos angoisses se justifiaient-elles ? Pas trop d'espace non plus, car cela aurait signifié une plus longue attente laissant au doute tout le loisir de s'immiscer avec à sa suite comme autant de poison, l'imagination et la peur, rendant l'épreuve, nous le savions, plus terrible encore.

C'est alors que l'aiguillon de la mort nous frappait à l'épaule comme une puissante piqûre d'insecte. Certains grimaçaient de douleur allant même jusqu'à se raidir de tout leur corps comme pour former rempart. En vain, car le coup était porté et la douleur cette fois, réellement insupportable pour celui qui n'avait pas daigné l'accueillir. D'autres demeuraient impassibles. Vint mon tour et, comme tous mes camarades, je ressentis la douleur, mais avec détachement. Elle était, tout compte fait, si furtive et dérisoire comparée à ce que nous en attendions. Elle ne justifiait en rien toute cette demi-heure d'angoisses et d'interrogations que nous avions passée, tentant vainement d'interpréter chaque expression sur le visage de ceux qui nous précédaient.

Enfin ! ce n'était que cela ! Si peu en fait, comparé à l'idée que nous nous en faisons quelques instants auparavant. Le « baiser de la mort » avait eu lieu et nous vivions encore. Nous étions vaccinés, oints, adoubés, baptisés. Nous étions passés dans l'autre monde, celui que nous ne soupçonnions même plus à force de penser à la fin de notre existence dans le précédent. Le monde de l'après-piqûre... Et la vie continuait.

Car il y avait une vie après l'aiguillon, après l'injection. Il y avait un *après*, mais comment aurions-nous pu y songer, absorbés que nous étions, nous dont tous les sens, toutes les pensées étaient concentrés comme autant de rayons lumineux

sur le seul point qui nous bouchait tout l'horizon : la seringue hypodermique, comme un glaive ou une faux dressée au milieu de ces vapeurs d'éther ?

Le monde en cet instant n'allait pas au-delà. Tout l'univers, comme un océan, venait s'écrouler en vagues successives sur le récif infranchissable, ce *point zéro* de l'existence. Cette pointe d'aiguille creuse par où le temps s'engouffrait et se désagrégeait en un parfum d'éther, c'était la mort !

Le 14 juillet 2000.

DES CORPS

(2000-2010)

*Mais l'homme éveillé à la conscience et à la connaissance dit :
"Je suis tout entier corps, et rien d'autre ;
L'âme est un mot qui désigne une partie du corps."*

Friedrich Nietzsche,
Ainsi parlait Zarathoustra.

L'IGNORANCE

Sans l'ignorance, l'existence n'aurait plus de raison d'être. L'ignorance est la justification de l'existence tout comme l'obscurité est celle de la lumière.

VOULOIR NE PAS VOULOIR

Ce qui différencie essentiellement l'homme de l'animal ne réside ni dans le langage, la parole, les émotions, ou la possibilité d'agir sur son environnement. Non ! La différence essentielle entre l'animal et l'homme tient dans le pouvoir qu'à ce dernier de renoncer à soi. Sa capacité à VOULOIR NE PAS VOULOIR. Cette aptitude à découvrir en soi cette volonté « supérieure » qui consiste à renoncer à toute volonté.

Ce que nous revendiquons tous les jours, à cor et à cris au sujet de cette soi-disant liberté d'ÊTRE, d'AGIR, de JOUIR, de vouloir, de pouvoir, d'entreprendre, d'aimer, de haïr, de refuser ou d'accepter... ne sont que gesticulations, cacophonie et trépignements d'enfants gâtés. Tous ces désirs de liberté ne sont que des caprices pour obtenir une liberté de papier glacé. Une Liberté galvaudée comme le sont l'Amour ou le Respect. Ces valeurs essentielles et fondatrices aujourd'hui devenues autant de prétextes à se battre et à consommer.

Il faut savoir que ces libertés ne sont que les libertés d'assouvir nos désirs qui sont autant de chaînes qui nous retiennent au monde. Des chaînes de chair et de sang, de nerfs et de muscles. Assouvir les désirs de cette liberté-là c'est renoncer à la vérité. C'est continuer de descendre le long des parois d'un puits sans fond. Cette liberté-là est une bête insatiable qui nous dévore de l'intérieur en nous maintenant dans un perpétuel état de manque. Nous nous croyons libres en comblant des désirs que nous prenons pour des besoins. En assouvissant, nous nous asservissons. Nous nous assujettissons à l'objet même de notre volonté ; à notre volonté de liberté.

LE MONDE

Le monde n'est pas une continuité depuis sa création jusqu'à son accomplissement. Il n'est que succession, tentative sans cesse renouvelée de réalisation. Chaque instant n'est pas lié à celui qui le précède et à celui qui le suit comme les maillons d'une chaîne ininterrompue d'évènements. Chaque instant n'est qu'un seul et unique moment, toujours le même, depuis toujours et à jamais. Un seul et unique instant, indivisible, incommensurable, sans commencement ni fin. Le seul acte d'une pièce qui se rejoue indéfiniment dans le secret espoir de parvenir enfin à sa forme définitive, complète et achevée. Un seul instant se succédant à lui-même sur le mode éternel.

DE LA DOULEUR

En quoi une douleur que l'on inflige à autrui peut-elle, dans son essence, être une douleur infligée à soi-même ?

Rétrospectivement, elle prend l'aspect d'un regret, d'un sentiment de culpabilité qui n'est peut-être que la transfiguration d'une douleur effectivement infligée à soi-même. De cette part de soi-même universelle, que chacun, ontologiquement, possède avec autrui avec qui il communique et communie le plus souvent sans le savoir. Qui plus est, en quoi cette douleur infligée parfois volontairement à autrui, ne participe-t-elle pas d'un inconscient désir de se l'infliger à soi-même ? Toutefois, un puissant instinct organique de conservation nous la fait infliger à autrui comme support de notre propre sacrifice ; exutoire, bouc émissaire, victime expiatoire.

DE L'ART

Inventer, créer véritablement, c'est mettre en lumière une émotion, un sentiment nouveau. À partir du moment où toute œuvre, toute chose, tout univers même, se créent et vivent véritablement *par* et *dans* le regard de celui qui les contemple, il est clair qu'ils n'existent qu'en fonction de la mémoire à partir de laquelle toute œuvre s'élève et devient « vivante ».

Toute œuvre humaine ou naturelle n'est jamais dans le cadre, dans le paysage ou sous l'horizon qui la souligne... elle

est dans nos yeux. Car c'est toujours plus nos émotions que nous contemplons que l'œuvre elle-même qui n'en est que le prétexte, le support, l'occasion.

Toute œuvre est avant tout médiatrice avant d'être médiatique.

Créer, c'est renoncer à vouloir, c'est refuser de se souvenir... Créer c'est s'oublier. Oublier nos prédispositions, nos gènes, notre histoire humaine, familiale et personnelle. C'est faire table rase de toutes nos prédéterminations affectives. C'est oublier notre propre personnalité et tout ce qui la compose depuis notre naissance. Nos goûts et dégoûts, nos envies, nos désirs, nos besoins... tout ce qui est d'origine purement organique et de fait contingente. Se libérer de tous ces remparts, de toutes ces barrières dressées depuis la nuit des temps par les incontournables nécessités tout d'abord nucléaires, atomiques, moléculaires, organiques, individuelles, sociales, politiques, éthiques, culturelles, religieuses, raciales, humaines, planétaires et universelles.... Être libre véritablement, aussi bien dans l'existence que dans la création c'est S'OUBLIER ! Oublier toutes nos expériences comme son propre corps. Car de la même manière que nous possédons ce corps fait de chair, d'os, de sang et de nerfs, nous possédons un corps affectif fait de passions, de peurs, de colères, de désirs, de souvenirs, de rêves comme autant de fibres nerveuses et de tissus qui nous enferment dans un carcan plus lourd que la chair elle-même.

C'est là enfin, à cette frontière de soi, et une fois que tous les obstacles, que tous les gardiens ont disparus, que transparait l'intuition, l'inspiration.

Tout langage, toute forme, toute chose, toute

« représentation » est la structure au sein de laquelle s'inscrit une émotion. Mais bien que découverte en soi, révélée par l'œuvre, le paysage, la forme, elle n'en est pas pour autant intuitive, originelle.

Ainsi, et non seulement, derrière la forme, il y a l'Idée ; mais derrière l'Idée, une forme de Dêité. Toute la difficulté réside dans notre capacité à faire la part entre les émotions d'origine affectives, et celles purement intuitives. Sachant que les unes comme les autres peuvent s'exprimer indifféremment au travers de l'art, sinon au sein d'une même œuvre.

Toute création, si elle n'est pas la simple reproduction d'une forme et si elle ne fait l'objet d'aucune interprétation affective de cette même forme, écarte le plus souvent l'acte de remémoration. L'émotion, alors essentiellement intuitive, trouve sa source en amont de tout comportement et de tout déterminisme. C'est alors que l'Idée qui bouillonnait sous la surface des choses explose et jaillit en pleine lumière : LA VIE !

C'est le propre de l'art que de mettre en lumière ces émotions intuitives et originelles car elles participent de la renaissance, de L'INVENTION DE L'HOMME.

L'œuvre véritable ne crée jamais rien. Elle suscite, elle révèle, elle réveille ce qui dort en nous depuis que le monde est monde. À travers elle, et bien au-delà, nous ne faisons qu'expérimenter et ressentir ce que nous sommes déjà, et depuis toujours, en puissance, et qui demande à éclore en pleine lumière. Nous découvrons en nous une émotion nouvelle (elle ne l'est que pour l'individu) de nature intuitive, en même temps que nous la partageons avec l'artiste. C'est une rencontre, une religion au sens véritable du terme. Il y a

résonance au-delà du raisonnement. Il suffit de contempler un coucher de soleil ou le ciel étoilé pour percevoir au plus fort ce message des origines qui résonne en nous et fait vibrer notre être, celui qui se trouve en deçà de la personne.

L'émotion n'est pas attachée à l'œuvre elle-même qui n'en est que le véhicule. De la même manière que la matière est le véhicule de la mémoire. Car le message lui, est présent en nous depuis nos plus lointaines origines. Il ne reste plus qu'à le révéler. Et c'est précisément là le travail du créateur ou du hasard dont l'œuvre fera office de miroir. Cette émotion, intuitivement perçue et inscrite au cœur de toute création, fût-elle universelle, n'est pas sans rappeler celle également présente dans certains rêves.

Enfin, l'émotion provoquée par un magnifique paysage contemplé pour la première fois, ne peut en aucune façon être d'origine affective. D'une part, parce que le paysage est précisément vu pour la première fois ; et que, d'autre part, l'émotion est attachée à la totalité du paysage. Elle n'est pas la somme des émotions déclenchées par telle ou telle couleur, forme ou lumière déjà vécues. Elle vient de plus loin. Elle procède de ce qu'il y a en nous de plus primitif. C'est en cela qu'elle est originelle.

Le renoncement à toute forme de volonté laisse filtrer une émotion épurée, dépouillée de nos pré-conditionnements héréditaires et sociaux. Cette émotion perçue intuitivement par les consciences individuelles pourrait être la trace sensible de cette même Idée ou Volonté. De celle qui, depuis les origines, tente de se manifester toujours plus clairement à travers la complexification de la matière liée à celle de la conscience.

Créer, inventer, c'est réaliser l'Idée dont nous sommes

dépositaires en tant que parties. C'est faire germer en nous la Vérité. Chaque émotion nouvelle suscitée par le hasard, par l'artiste ou n'importe quel individu est de nature intuitive donc pré-affective. Elle est l'envers de la manifestation. Elle est de l'ordre de l'inspiration. De celle-là même qui crée la vie en déployant dans l'espace et dans le temps l'essence. Et la création sera d'autant plus intense et riche que l'artiste, à l'image de la nature, sera en mesure de renoncer à lui-même. Libre de toute entrave et de tout précédent, l'homme devient ainsi apte à se dépasser soi-même, à se transcender.

DE LA FOLIE

Ce que la norme appelle la folie n'est que la conséquence logique de la répression exercée par nos sociétés sur l'instinct. L'instinct est ce point commun entre le « naturel » et le « civilisé » ; il est « pulsion de vie ». Dans un cas, il est laissé libre de s'exprimer au quotidien. Dans l'autre, et en dépit d'une apparente adaptation à l'environnement, cette pulsion de vie est en grande partie « contenue » de façon coercitive par les règles, les normes sociales arbitrairement établies. Ainsi, l'instinct ne trouvera plus, comme autre moyen d'expression, que la voie de la névrose.

Le véritable psychopathe est fou sans en avoir l'air et sans le savoir ; Il est l'homme que l'on croise dans la rue, pas dans les bois. La civilisation n'apparaît plus que comme un outil d'asservissement et d'avilissement de l'instinct au service d'une norme sociale arbitrairement établie par des inadaptés.

DES TRAUMATISMES

La notion de traumatisme est subjective autant que sociale. Hors les concepts, il n'est que des actes, des événements neutres, indifférents à toute échelle de valeur.

Il n'est de traumatisme que par rapport à des normes et une culture créatrices de valeurs relatives et arbitraires comme le beau, le laid, le bien, le mal... De ces valeurs qui contribuent, par l'acceptation de la majorité des individus, à l'élaboration d'une vague idée de « civilisation », mais peut-être pas d'Évolution. Tous ces concepts n'ayant pas toujours eu le même éclat en d'autres lieux et en d'autres temps.

« Ce qui est bon pour la société est bon pour l'individu » puisque ce dernier, suivant les concepts de la dite société, se veut « socialisé ». Mais ce qui est bon pour l'individu, ne l'est pas nécessairement pour la société. Et c'est là l'amorce de la rupture.

Il n'est de traumatisme que par rapport à des normes préétablies au travers de notre histoire collective et individuelle. Tout comme la lumière est traumatisante pour un enfant ayant toujours vécu au fond d'une cave, l'obscurité peut l'être tout autant pour celui qui n'y a jamais été réellement confronté, et de manière durable.

Il n'y a traumatisme que lorsqu'il y a décalage, arrachage à des normes, des concepts ; distanciation et enfin rupture.

Quel qu'il soit, l'acte en lui-même n'est jamais, dans sa nature profonde, traumatisant. Il n'est que prétexte au traumatisme, « bouc émissaire ». Il force, parfois de façon trop soudaine et violente, à abandonner des concepts, des normes, des idées voire des illusions ; et à en expérimenter sinon à s'en

forger de nouvelles.

Les traumatismes sont d'autant plus pathogènes qu'ils s'opposent violemment à des normes établies depuis la plus tendre enfance et donc enracinées au plus profond de la personne.

Toute idée, toute notion est toujours établies par rapport à d'autres idées ou notions qui leurs sont antérieures et liées les unes aux autres depuis des générations et des millénaires. Nous sommes aujourd'hui, au sein de nos sociétés, toujours tributaires de ce que le premier hominidé a préétabli avant nous de façon arbitraire car subjective. Normes et concepts encore ébauchés certes, mais qu'il a définitivement fixés dans notre mémoire individuelle et collective.

DES CORPS

Je ne vois dans ces corps, dans nos corps, que frissonnements et frémissements de chair, de sang, de nerfs, d'effluves et d'humeurs.

Des frissonnements comme ceux des feuilles mortes sous la brise hivernale. Comme la surface de l'eau ridée par le vent.

Dans nos corps, je ne vois rien de plus ni de moins que cet inlassable mouvement partout présent, en nous et entre nous ; mouvements d'atomes, de particules ; mouvements de courants, d'effluves et de fleuves, de cellules ; mouvements des êtres et des choses, des astres aussi ; mouvements d'humeurs, de nos chairs et de nos cœurs.

Ni plus ni moins que la Vie, partout et qui dépasse les

simples limites de nos corps creux. Partout la Vie pour me dire, pour nous dire que nous ne sommes qu'Un et que je suis multiple.

Mouvements d'yeux. Mouvements de lèvres, de membres, de paupières... Mouvements de viscères glissant les uns sur les autres. Mouvements de vie, grouillements de mort au creux des corps, uniques décors de nos vies à l'agonie.

Tout n'est que mouvement. Mouvements de l'air ; mouvements de chair ; mouvements d'humeur ; mouvements de l'âme, de la pensée, geste de la conscience ; de la conscience, signe d'une présence...

J'aime cette présence en toi, au-delà de ce corps qui n'est que la preuve tangible de ton existence, de ta persistance à être. Ce corps qui n'est que le moyen pour moi de te saisir, de te parler, de te voir ou de t'apercevoir ; de te sentir aussi ; de te humer comme une essence, un parfum... cette Présence en toi !

Ces corps qui ne sont que les moyens de nous saisir, de nous tenir et de nous appartenir en nous tenant à part. Ces corps vivants qui comme des corps-morts nous servent d'amarres le temps d'une escale en terre inconnue.

Ces corps comme des souches, des arbres morts, des troncs flottants et dérivants à la surface du torrent de vie qui nous entraîne irrémédiablement.

Ces corps flottants, roulés, entrechoqués, renversés, coulés, engloutis et resurgis... enfin broyés par le néant et retournés à la berge qui les avait laissés.

Ce corps que tu n'es pas. Ces corps que nous ne sommes pas, et qui ne sont que nos outils et nos moyens d'être au monde et de le pénétrer comme un décor.

Chacun de nos regards sont autant de trous, de brèches, de

craquelures par lesquels Dieu essaie de contempler le monde. Chaque œil est un trou à la surface du monde. Un petit trou d'épingle qui permet à la conscience - la mienne ; la tienne - de voir le prolongement de son corps qu'est le monde lui-même ; l'envers du décor...

Chacun d'entre nous est l'œil de cet arbre, le nez de cette fleur et de ce parfum. Tu es le goût, le palais, la langue de ce fruit qui ne peut se goûter lui-même qu'à travers toi, comme je ne peux m'aimer moi-même, véritablement, sincèrement, tout au fond et tout entier qu'à travers toi, par procuration et réciproquement.

Je ne m'embrasse vraiment et sincèrement que lorsque c'est toi qui m'embrasse et que je t'embrasse dans le même temps, m'embrassant.

INACHEVÉS

S'il n'y avait pas la succession des choses et des êtres ; si rien ne se mouvait, ne changeait, ne vieillissait... qu'est-ce qui différencierait le présent du passé ? Ce n'est pas le temps qui nous fait vieillir. L'instant que nous vivons est toujours le même. C'est un moment unique et éternel qui se remplit de vie, de mouvements, d'évènements. Aussi, ce n'est pas que ce moment ne peut rien retenir, comme un « panier percé », mais c'est au contraire chaque chose, chaque être qui ne peuvent se maintenir éternellement et se corrompent, non à cause d'un temps qui n'est que pure impression et invention, mais à cause d'eux-mêmes et de leur insuffisance, de leur imperfection qui

les rend de fait « incomplets », « inachevés » et donc impermanents.

LA CHAIR DU MONDE

Faire de l'univers ses propres dimensions. Se faire soi-même *la chair du monde*. Sentir le monde comme prolongement de nos propres dimensions et se l'approprier comme continuation de notre propre corps, de notre propre conscience grâce à celle de l'autre. Tout depuis toujours n'est que la mise en relation des choses, des êtres et des idées. Quand je communique, j'abolis instantanément toute distance, physique et même temporelle, entre moi et l'autre. La simple perception dépasse le seul produit de la sensation et de l'interprétation qui en est faite. La racine de toute perception est la *communication*. Non seulement la communication entre la conscience et la chose perçue ; mais plus encore, la communication de la conscience à ce qu'elle perçoit. Elle est, au-delà d'une simple relation, une contamination de la chose perçue par la « chose » qui perçoit. La conscience s'étend instantanément aux dimensions de ce à quoi elle s'applique. Sa propriété réside dans la conversion de chaque objet de conscience en autant de prolongements de soi. Chacune de nos perceptions, proches ou lointaines, passées ou présentes, est une contamination de la *chose* perçue. La conscience habite et se revêt de tout ce qu'elle perçoit. Elle le transforme, le métamorphose et le convertit en *existant*, c'est-à-dire *chose perçue*. Elle met au monde, s'approprie et s'agrège

instantanément ce qu'elle perçoit pour *faire corps*. C'est ce qui se passe lorsque nous lisons un même livre, visionnons un même film, écoutons une même musique. Même en des lieux et à des moments différents.

Si je touche un objet ayant traversé les siècles, les millénaires et/ou les espaces infinis ; si je traverse des paysages ou des lieux eux-mêmes habités en leur temps par des hommes et des femmes ayant eux aussi existés il y a cent ou mille ans - je participe, par procuration, à tous ces mondes et à toutes ces dimensions humaines, historiques ou cosmiques. Je rejoins et j'embrasse, grâce aux sens et à la mémoire, cette unité de sensations et de perceptions par delà le temps et l'espace. Les lieux sont les liens qui nous unissent. Cet olivier plusieurs fois centenaire est le trait d'union entre le présent et ses premières années. Sa *mémoire végétale*, ses fibres, sa jeune écorce d'alors, ses racines même, se sont chargées et gorgées des temps qu'il a traversé et dont il est, aujourd'hui encore, le vivant témoin en même temps que le lien. Il est la contraction du temps et de l'espace. Comme un colosse tenant entre ses branches écartelées tous ces siècles ensembles. Tous contenus, concentrés et réduits en lui. Il me permet d'un regard et par sa simple présence, d'abroger le temps, d'abolir les siècles et de toucher du doigt les pages les plus lointaines de notre histoire.

C'est un peu du cosmos et de la création elle-même que je tiens dans ma main par cette ammonite ou cette météorite qui me lient à tout ce qu'elles ont pu embrasser d'espace et de temps ; de rencontres improbables et de mystères. C'est un peu de passé où je me rends lorsque je touche cet objet ou que je traverse ce lieu chargé d'histoire. Car dans le même temps, c'est moi que je *charge* d'histoire et d'universalité. La

perception, une fois approfondie, n'est plus naïve, anodine et seulement personnelle : elle devient totale, universelle, et à terme, *absolue*.

COLORIAGES

L'objet en soi n'est rien. L'objet d'où toute conscience serait absente serait comme à la « frontière » entre deux mondes. À la fois ni tout à fait mort, ni tout à fait né, et comme perdu dans les limbes de l'« a-perception ». Parler de l'objet en soi, c'est toujours se le représenter et lui prêter un observateur, fictif certes, mais pure décalque de nous-mêmes et qui ne serait de fait, ni plus sûr ni plus objectif que nous. C'est néanmoins en faire une représentation, et par là même, une perception de ce qu'il serait si nous le percevions en réalité. Comme le dit Merleau-Ponty, rien ne pourra jamais me dire ce que serait une nébuleuse qui ne serait vue par personne. Il ne peut y avoir d'objet sans conscience de l'objet ; pas plus que de conscience sans objet de conscience. Une conscience est toujours conscience de quelque chose, sinon d'elle-même. Or, là aussi, pour être conscience d'elle-même, il lui faut se représenter à elle-même et se soumettre ainsi à sa propre observation, à sa propre perception. Il lui faut pour ce faire initier son propre « narcissisme » et pour cela se revêtir d'une mémoire et de représentations diverses qui en constitueront le « corps » et la « chair » et qui seront autant d'objets de conscience de soi.

Il n'y a donc pas de réalité propre, tant qu'elle n'est pas objet de perception et de conscience. Toute chose, dès lors

qu'elle n'est pas inventée par la conscience, demeure à la frontière du non-manifesté, du potentiellement réel, sans être pour autant inscrite « dans » la réalité. Un « embryon », un « projet » de chose... Un monde en puissance et sans forme, attendant d'être « mis au monde ».

Ainsi, l'objet ou le monde seraient comme « protéiformes » ; souples, inodores, incolores... et sans aucune texture. Un objet et un monde à l'image de ces coloriages pour enfant que chacun peut remplir et illustrer suivant sa propre sensibilité, ses propres désirs, sa propre vision. Le monde est un cahier de coloriages dont nous sommes chacun à même de remplir les contours.

DE LA CRÉATION

Ne serait-ce pas par l'outil de notre conscience agissante que Dieu crée effectivement le monde ? La Création n'a-t-elle pas véritablement commencée à partir du moment où l'homme, ayant pris simultanément conscience de lui-même et du monde, a commencé à chercher la vérité sur ses origines ? C'est quand nous remontons vers la première seconde, tout d'abord philosophiquement, métaphysiquement puis scientifiquement que Dieu, par notre intermédiaire, « sépare » réellement la lumière des ténèbres. La Création se joue et se fait effectivement par notre action psychique et physique sur le monde, et qui ne sont autres que celles de Dieu créant et révélant le monde dans l'espace et le temps.

DU CHAOS

Tout chaos n'est qu'une transition. Il est le mouvement, le passage d'un état à un autre. Il est le milieu fluide, le « liquide amniotique » d'un monde en gestation. Il est le lien en même temps matériel et dynamique entre un *avant* et un *après*. Il est une constante à toutes les étapes et à tous les étages de la Création. Il est dans les choses et les êtres en mouvement parce qu'il est dans le mouvement même des choses et des êtres. Il est dans le geste que je fais pour saisir un objet. Il est ce flot puissant, sans origine, qui depuis toujours monte du cœur même de la matière et la pousse dans ses derniers retranchements, dans ses dernières possibilités. Des limites qu'elle ne possède d'ailleurs sans doute pas. Il est l'expression même de cette volonté, de ce désir, de cette puissance et de cette forme de détermination partout à l'œuvre. Le chaos est plus que le mouvement parce qu'il le précède. Il est changement et progression.

PRÉSOMPTIONS

- *Première présomption : Le monde n'a ni Commencement ni Fin.* Car comment imaginer que quelque chose puisse naître de rien. Comment imaginer que du néant puisse surgir une forme d'existence ? Rien ne peut naître de rien. De même comment imaginer que quelque chose puisse aboutir au néant et disparaître absolument, à moins qu'il ne soit néant lui-

même ?

Toute création est nécessairement précédée de quelque chose qui l'a engendrée. Si la science définit des limites matérielles et temporelles au monde, ce dernier se doit d'être lui-même contenu par un autre monde plus vaste que lui. Si, au contraire, l'univers n'a pas de limites, alors il n'a pas de « devenir » dans l'espace, pas plus que dans le temps. Il *est* depuis toujours et pour toujours, en soi et de toute éternité. Autosuffisant, il possède en lui sa propre « matière première » qu'il n'a de cesse de transformer, comme la Terre et tout ce qu'elle porte. Comme l'ont démontré la géologie et l'évolution des espèces.

Si Dieu est créateur de toutes choses et qu'il est lui seul au sommet de toute forme d'existence, il ne peut donc créer qu'à partir de lui-même. Si tel n'est pas le cas, et que Dieu crée à partir d'un principe ou d'une matière extérieure à lui, c'est qu'il n'en est pas lui-même le créateur. C'est que cette matière comme lui-même procèdent d'une entité qui leur est supérieure de laquelle ils procèdent tous les deux. Si tel est le cas, ce que j'ai précédemment nommé Dieu n'est donc pas au sommet de toute création. Par là même, il n'est donc pas *Dieu tout puissant*.

Si Dieu ne peut créer qu'à partir de lui-même, toute création est donc Dieu lui-même. Si elle est en partie, c'est admettre que Dieu et sa création sont « séparés ». Ils sont donc « contenus » dans un espace ou un milieu qui les dépasse. Mais rien ne peut dépasser Dieu.

Quoi qu'il en soit, si le monde est créé, il l'est par quelque chose. Et ce *quelque chose*, Dieu ou loi physique, ne peut se créer lui-même. Ce créateur est donc, soit créé par quelque

chose d'autre, elle-même crée par autre chose et ainsi de suite à l'infini... Autant admettre que cette création est en définitive sans origine. Dans le cas contraire, le monde n'est pas créé, et il est donc également sans origine. En conclusion, avec ou sans Dieu, le monde est son propre créateur, à l'origine de lui-même, non-né, éternel, en lui-même contenu. Sans plus de limites spatiales, matérielles ou temporelles.

Deuxième présomption : Le temps n'existe pas. Il n'y a pas de temps absolu. Il n'y a que des temps relatifs ; relatifs à autant de consciences attentives ou non à des événements qui leurs sont propres et perçus à titre individuel. Il n'y a pas de *perception du temps*. Il n'y a que *le temps d'une perception*.

Troisième présomption : Comme pour le temps, Il n'y a pas de matière en soi ; il n'y a que « matière à perception ».

Quatrième présomption : La Vie est partout. Elle est tout changement, tout mouvement. Elle est le monde dans sa totalité et son infinité temporelle et spatiale. Enfin, et si comme nous l'avons vu plus haut, Dieu est le monde, et que le monde est la Vie, alors :

Cinquième présomption : Dieu est la Vie et réciproquement.

Sixième présomption : L'individu, la personne n'existe pas en soi. Car nous ne sommes que parce que nous nous souvenons d'avoir été.

UNE GESTATION FROIDE

L'esthétique pour transcender, convertir et métamorphoser la morne réalité sujette à la décrépitude, au pourrissement, à la mort enfin. L'esthétique comme outil de sublimation. L'esthétique comme lumière qui donne du relief, de la consistance à l'inconstance ; de la densité à la vacuité ; de la beauté même au cœur du plus abject tableau. L'esthétique comme moyen de lutter contre la vulgarité, la fatalité, la médiocrité criante de nos vies insignifiantes, dérisoires, futiles...

L'esthétique comme unique moyen de recycler les vies les plus éparées, décousues, brisées, éparpillées, disloquées, perdues, consommées et consumées... Possibilité de faire peut-être quelque chose avec rien. Ultime geste permettant de sculpter une forme, de la grâce, de la légèreté à partir de l'informe, de la glaise et de l'eau. Chercher la beauté, la pureté, la vérité au sein de la plus banale médiocrité d'une vie rêvée, inachevée ou inavouée. Une vie à peine ébauchée et déjà stoppée nette par la contingence de la matière. Mauvaises excuses, sans doute. Pas assez de courage, d'audace ; pas assez de révolte, d'amour ou de passion. C'est possible. Pas assez de vie car déjà trop de mort ; trop tôt, trop vite. Dès le saut du lit, dès le saut du berceau. Dès le saut du cerveau. Enfermé dès la naissance dans ce petit cercueil de verre. Petit Pharaon déjà dans son sarcophage. Entre moi et la réalité, une paroi de verre qui interdit tout échange, tout contact, tout parfum, toute saveur et où je ne peux me nourrir que de mon seul reflet. Enfin sorti de ce ventre de verre, la paroi, symbolique cette fois, entre moi et le monde, ne cessera jamais d'exister et de s'interposer. Petit

à petit, le verre se fait plus épais. Comme un blindage prompt à me protéger de toute forme d'atteinte extérieure. Ce qui a manqué pendant le temps de cette gestation froide est devenu une menace une fois sorti de ce ventre sec. Si ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort ; ce qui ne nous construit pas nous menace et nous blesse. Tout au long de la vie, toujours ce reflet, dans les miroirs, dans la vie, dans les autres. Toujours cette propension malade à se voir vivre, à se rêver vivre plutôt qu'à vivre tout simplement.

PRÉSOMPTIONS II

Dieu étant tout, il ne peut être deux choses à la fois. Dans le cas contraire, il se différencierait et aurait deux volontés. Ce qui est impossible, sans quoi Dieu serait double, et donc pluriel. Or, par définition, le dieu suprême que d'aucuns placent au sommet et à l'origine de toute création est par définition une seule et même volonté. Ayant donc créé le monde à partir de lui-même, il ne peut donc être le monde et lui-même dans le même temps. Dieu ne peut se partager. Il ne peut se dédoubler et intervenir comme entité extérieure au monde – et donc extérieure à elle-même – puisqu'il est le monde.

Dès lors, on peut légitimement remettre en question la toute puissance divine. Car si Dieu a à ce point les « mains liées » - ne pouvant intervenir, *a posteriori*, au sein de sa propre création – est-il véritablement Dieu tout puissant ? Car force est d'admettre qu'il subit les lois les plus élémentaires de la

matière et de la causalité. Dieu est fort et faible à la fois.

LE CADAVRE DE DIEU

Nous ne sommes, nous les hommes, que vermine grouillante et gesticulante à la surface du monde comme sur le cadavre de Dieu. Car si Dieu est mort, c'est bien de son cadavre même dont se nourrit la vie, toute vie. Son incarnation fut en même temps l'instant de son trépas dont les explosions d'étoiles sont encore les derniers soubresauts d'un corps à l'agonie. La mort lente d'un dieu qui n'en finit pas d'être rongé de toute part par la vie qui de loin en loin scintille à la surface de son corps.

Sa création fut en même temps sa condamnation. Car les dieux sont les plus démunis de tous les créateurs. Ils ne disposent que d'eux-mêmes pour engendrer leurs œuvres. Tout projet de création participe d'un sacrifice. Car comment pourraient-ils créer sans le payer de leur divinité ? Quand l'artiste crée, s'exprime, il ne fait que restituer le matériau qu'il a préalablement ingéré puis transformé. Il vomit, il crache, il crie et il crée. Il sculpte et met en forme une matière qui supporte ses émotions sans que son intégrité physique – sauf exception – ne soit jamais menacée. Un dieu, lui, n'a pas d'autre issue que de se sacrifier « physiquement » au profit de sa création. Car à partir de quoi pourrait-il créer et engendrer quoi que ce soit, si ce n'est à partir de lui-même ?

Le premier geste accompli par Dieu fut aussi le dernier. Le plus beau et le plus tragique à la fois : celui de la Création et du sacrifice du créateur.

Toutes les formes de vie passées et à venir ; tous les mouvements d'atomes ou d'étoiles d'un bout à l'autre de l'espace et du temps sont les innombrables mouvements liés à la lente et irrémédiable décomposition de Dieu après qu'il se soit matérialisé. L'Univers est un dieu, la matière son cadavre, et la vie cette merveilleuse vermine qui se repaît, depuis que le monde est monde, de cette pourriture d'étoiles ; lambeaux de lumière déchirée. Le néant est son tombeau.

Comme il en est de tous les cadavres, hommes ou dieux, la vermine et la putréfaction finiront de disperser chacun de leurs éléments et de fertiliser le néant afin qu'un nouveau dieu s'élève comme une vapeur et choisisse à son tour de sacrifier sa toute puissance par amour de la création.

Autant de mondes et de dieux différents se succéderont ainsi comme autant de larves et de chrysalides. Éternellement, dans une danse infinie, une danse folle, une danse frénétique, une danse diabolique et sacrée à la fois ; va-et-vient permanent entre la vie et la mort.

DES RÊVES

Toutes les formes de rêves, d'idéaux, qu'ils soient humanistes, politiques, amoureux mêmes, sont par essence inatteignables. Nous nous les forgeons dépouillés de tout ce que le réel, si nous venions à les accomplir, y accumulerait de nécessités, de contingences, d'habitudes, de peurs, de faiblesses, d'envies, de désirs, de médiocrités même... L'essence même de tout rêve, de toute forme d'absolu est

d'être inaccompli. Passée cette frontière, ce point de non-retour qu'est la limite du réel, le carrosse redevient citrouille et les rêves ne sont plus qu'illusions et regrets amers.

DES IDÉES

On peut avoir des idées de grandeur
Sans pour autant avoir de grandes idées.

DES EXISTENCES SOUS INFLUENCES

Je sais que nous nous déchirons parce que nous nous aimons. Les forces qui nous gouvernent ; les puissances instinctives et naturelles sont autant de forces antagonistes aux forces d'union, de cohésion, de socialisation, d'amour... Nous menons à chaque instant une existence sous influence qui n'a de cesse de nous tirailler, de nous écarteler entre une mémoire et un passé qui n'ont plus lieu d'être et un avenir qui devrait quant à lui être chaque fois l'occasion d'une vie nouvelle, d'une seconde chance ; une résurrection de chaque instant. À quoi tout cela rime-t-il ? Y a-t-il d'autres chemins que ceux de la souffrance ? T'aimer vraiment ne devrait-il pas me pousser à te protéger de moi-même et de cette douleur que je nous inflige... que nous nous infligeons ?

Ne conserver de l'amour que l'amour lui-même : le

sentiment, et jeter tout le reste, les circonstances, les contingences, les exigences du temps, de la matière, de l'espace et de l'espèce... la trivialité, la vulgarité, la peau morte du quotidien qui nous tient et nous retient comme des chiens en laisse et qui jamais ne nous laisse nous aimer en toute simplicité... Cette coquille vide du quotidien hideux, cette boue, cette glaise, cette fange qui n'a de cesse de salir, de pourrir et de réduire nos rêves; les plus belles choses que l'on porte en soi. Quand on ne peut renoncer à ce que l'on est, sans plus pouvoir renoncer à l'amour... quelle issue entre la souffrance et la souffrance ?

À quoi tout cela rime-t-il ? Je ne vois aucune intention, aucun destin derrière tout cela, sinon pourquoi tous ces chemins détournés et torturés... raturés... parfois même ratés. Trop loin nous nous aimons ; trop près nous nous blessons... Si j'étais enfin sûr que mon exil pourrait te rendre enfin heureuse, libérée de l'amour que tu me portes, alors sans hésiter je partirais. Te laissant le peu que je possède ou que je pourrais même posséder. Ma vie peut-être, enfin, trouverait un sens, une réponse : te protéger de mes propres passions, de mes propres poisons. Mais serais-tu plus heureuse sans moi que tu ne l'es avec ? Ne serait-ce pas échanger une souffrance contre une autre, plus sourde peut-être, plus lente, plus profonde aussi et plus inhumaine encore ? À moins que l'oubli, le pouvoir cicatrisant du temps n'accomplisse son travail comme il le fait toujours.

Je sens toujours en moi cette perpétuelle violence à l'endroit du monde et de moi-même. Toujours cette même sensation d'enfermement qui n'a de cesse de m'étouffer depuis ce mois passé entre les parois de ce ventre de verre. Et cette autophagie

quasi-quotidienne qui semble être le prolongement d'un sevrage toujours inaccompli. Toujours cet insatiable besoin de manger, de dévorer, de sucer, d'engloutir, d'avalier qui traduit au quotidien un manque affectif évident dont l'origine est à trouver aux premiers temps de l'enfance.

Peut-être que la seule véritable issue ; le seul véritable sens que j'aurais pu donner à mon existence aurait été de me tenir éloigné de tous les autres en général, et de toi en particulier. Interrompre ma généalogie jusqu'à empêcher le venin, le poison qui est en moi de se répandre et de contaminer autrui. Rester sous cloche, sous verre, toujours dans cette couveuse qui, originellement là pour me protéger, serait devenue un moyen de confinement de mes propres humeurs et sécrétions.

Et si l'amour était tout sauf une chose naturelle. Le fait que tant de couples finissent tôt ou tard par céder sous les forces égoïstes et individualistes n'est-il pas la preuve évidente que l'amour n'est rien qu'une forme d'excroissance de l'amour de soi ; l'expression de ce besoin affectif primitif que rien ni personne ne semble jamais pouvoir assouvir ?

Qui peut citer le moindre exemple d'un amour parfait, absolu, qui aurait ainsi duré toute une vie sans que jamais n'y soient mêlés les compromis, les renoncements, les mensonges, les hypocrisies, les petites trahisons du quotidien, les faux-semblants, la sacro-sainte sauvegarde des apparences et de la face, et sans que jamais ne vienne s'y mêler de près ou de loin l'influence du jugement des autres ? Autant de conditions, de sacrifices comme autant d'agents conservateurs dont l'amour ne peut en définitive jamais se passer s'il ne veut pas se perdre.

Les sentiments purs n'existent pas. Ils ne sont, à l'image des individus eux-mêmes, que mélanges et alchimies complexes ;

infinis entrelacs entre les exigences de la chair, la nostalgie des premiers temps, les manques que toute une vie ne suffira jamais à combler, les impératifs du présent liés à ceux du passé et de l'avenir, la dictature perpétuelle de la matière, de l'espace et du temps, de l'histoire, de la géographie, d'une époque, d'une culture, d'une langue, d'un climat...

Des existences sous influence et des amours prises en otage, voilà ce que nous sommes et ce que nous portons en nous ! L'amour n'est-il pas autre chose que le prolongement de l'instinct de survie, des désirs affectifs liés à la petite enfance; de l'amour de soi toujours à l'origine de toutes ses autres déclinaisons que sont l'amour d'un autre, d'une autre ou des autres.

Des vies sous influences, voilà ce que nous sommes depuis toujours et à jamais. Sous l'influence de ces millions de générations qui nous ont précédés ; sous l'influence des dictats de la chair, de la biologie, de la physiologie, de notre histoire collective et individuelle, de notre vie prénatale, de notre enfance, des premières rencontres, des réussites, des échecs et de la journée d'hier...

Toute notre vie nous cherchons un père et une mère à travers la multitude des formes de vie et de rencontres. Toute notre vie nous cherchons à rétablir ou à créer ce fragile équilibre entr'aperçu au moment de la naissance, entre le néant et l'existence ; entre la mort et la vie ; le vide affectif et le plein amoureux ; l'obscurité et la lumière ; le froid des abîmes et la chaleur de la chair ; la dureté de la pierre et l'onctuosité du sang...

RESTER DEBOUT

Lutter, lutter sans cesse contre cette bêtise nauséabonde qui abonde. Lutter contre toutes ces petites médiocrités de tous les jours qui font les grandes lâchetés de ce siècle et de cette civilisation sur le déclin. Les petits ruisseaux ne font-ils pas les grandes rivières ? Ces petits ruisseaux de pu entretenus par nos petits égoïsmes, nos hypocrisies individuelles et quotidiennes ; nos « à quoi bon ? ». Lutter contre toute forme de manquement à la parole donnée ; contre toute faiblesse, contre toute paresse du cœur ; contre la facilité, la facticité et la passivité. Lutter contre toutes ces petites médiocrités acides qui gouttent à goutte et qui finissent par dégoûter et par laisser nos vies emportées par ce torrent de boue vers le tout-à-l'égout de nos existences qui empestent le silence et la pestilence. Rester debout !

ÉCRIRE

Écrire pour sauver sa vie. Écrire pour se prémunir contre la médiocrité, la faiblesse, la lâcheté qui partout s'insinuent et pénètrent les planches disjointes de notre bien fragile embarcation de chair et de sang. Écrire comme on brûle de l'encens, comme on sacrifie aux dieux sur l'autel de nos existences insuffisantes. Écrire comme on prie. Écrire pour conjurer le sort et conjurer la mort ; lui échapper un peu. Écrire pour tenter de sauver du naufrage annoncé ce qui peut encore

l'être : nos idées, nos rêves, nos espoirs, nos sentiments... tout ce que chacun a en lui de plus précieux. Sa source de vie pour laquelle il est prêt à tout sacrifier pourvu que l'essentiel soit sauf : LA BEAUTÉ.

REG'ART

Tout comme notre regard fait le monde, le révèle, l'invente, le met en forme, en son et en image ; c'est ce même regard et suivant le même processus, qui crée l'œuvre d'art. D'où qu'elle vienne, de quelque origine que ce soit, la forme, la chose ; toute chose peut être artistique ou du moins aspirer à l'être dès lors qu'un regard nouveau est susceptible de lui donner cette chance ; de lui prodiguer cette lumière nouvelle. C'est ce que firent en leur temps tous les précurseurs, les révolutionnaires de l'art, les "iconoclastes", les "primitifs", les "scandaleux"... Tout objet donc, toute matière est artistique dès lors qu'elle est extraite du courant de causes et d'effets ordinaires qui l'ont charriée et progressivement amenée à notre perception. Une fois retirée de ce flux ; une fois lavée de ses tenants et aboutissants ; une fois départie du rôle que le quotidien, le temps et la plus ordinaire causalité lui avait jusque-là fait jouer, la forme quelle qu'elle soit prend un nouveau sens, une nouvelle perspective. Elle dévoile des harmonies, des équilibres, des nœuds de forces internes ou externes qui la posent et la proposent comme une véritable création dans toute sa singularité.

L'œuvre d'art n'est pas seulement en charge d'émotion, d'

"émoi" ; elle peut aussi simplement accrocher le regard, la curiosité. Elle peut choquer, mais aussi intriguer... Dans tous les cas, elle doit capter l'attention et inviter chacun à inaugurer de nouvelles perceptions, de nouvelles sensations... un nouveau monde en somme.

QUE RESTERA-T-IL ?

Dans toute existence, rien n'est plus important que la présence de l'autre pour attester de notre présence au monde et à nous-mêmes. Une présence comme seule preuve que le monde existe et que le phénomène a bien lieu *ici et maintenant*. La présence de l'autre comme seule certitude que nous ne rêvons pas en dépit de toutes les illusions qui n'ont de cesse de malmenier à chaque instant, à chaque perception, à chaque sensation, l'édifice branlant de nos certitudes et de nos vies. Nous ne sommes rien en définitive. Nous ne sommes que champs de forces, conjonctions, confluences, concentrations, croisements, nœuds, interactions durables ou éphémères de fluides, de sèves, de nerfs, de chair, d'eau, de sang et d'humeurs... Au sein de cette tourmente, de ces tourbillons de vie, nous ne sommes que les ombres, les formes, les silhouettes ; au mieux les images évanescentes d'un rêve éternel : la vie. Apprendre à désapprendre le monde et les certitudes pour lesquelles nous sacrifions nos vies, naïvement. Apprendre à desserrer l'étreinte qui nous fait nous accrocher à une réalité pour laquelle et vers laquelle nos muscles, nos nerfs, nos pensées sont éternellement tendus en pure perte d'énergie

et de temps. Apprendre à renoncer au monde, à ce monde petit et étroit au sein duquel nous pensons vivre, pour en définitive s'abandonner à cet autre univers, plus grand, plus large, plus infini, sans plus aucune limite matérielle, morale ou spirituelle que sont les dimensions que nous pensons être les siennes mais qui ne sont que celles de nos esprits étroits, recroquevillés, desséchés, sous-développés...

Passée la moitié (statistique) de mon existence, les certitudes, les désirs, les regrets d'hier s'estompent peu à peu dans la brume du passé. Le regard tourné vers l'avenir, la mort se fait au contraire de plus en plus nette ; de plus en plus présente, pressante, pesante parfois, mais plaisante aussi, par certains de ses aspects. Et ce soleil noir qui progressivement se lève sur l'horizon de nos vies à l'agonie éclaire de sa lumière froide et tranchante les choses que l'on croyait jusque-là immortelles. Sous ce nouvel éclairage, les ombres s'allongent, les certitudes s'évanouissent... toutes ces choses auxquelles on croyait avant ; tous ces souhaits, ces désirs, ces rêves, ces ambitions ; toutes les valeurs de notre civilisation qui avaient jusque-là guidé nos pas se teintent elles aussi d'une ombre froide et profonde avant de disparaître dans une irréversible obscurité.

Alors on se sent le besoin de réunir ses dernières forces, ses dernières convictions. Comme le marin qui sent forcer le vent et venir la tempête, rassemble les dernières choses qui ont pour lui de l'importance avant que d'affronter cette vague scélérate ; cette lame de fond qui déjà se dresse sur l'horizon. Aller au plus simple, à l'essentiel. Se défaire petit à petit de toutes ces affaires qui interfèrent et dont on avait en vérité que faire. Autant de « faire-valoir », de « faire semblant », de « faire

amende honorable », de « faire son *mea culpa* » comme autant de fers aux pieds qui toute une vie nous blessent. Le temps de « faire ses preuves », de « faire son trou » et de « faire son temps », et pour enfin se taire. Aller au plus simple, à l'essentiel. Rassembler quelques êtres autour de soi pour continuer de s'entendre dire qu'on existe, qu'on est en vie et que l'on a encore envie de vivre. Rassembler quelques lignes comme autant de signes, de preuves, de traces, de témoignages... Rassembler quelques livres pour continuer de faire vivre la voix et la mémoire de ceux qui nous ont précédés et qui ont eux aussi, cherché à comprendre, à apprendre, à mieux vivre et à nous laisser en héritage l'essentiel de leur existence.

Que restera-t-il de nos corps fragiles ?

Que restera-t-il de ces souffles subtils, de ces vies inutiles qui nous filent entre les doigts ?

Que restera-t-il de notre présence au monde ? Un parfum, la douceur d'une peau, le timbre d'une voix... Autant de sensations qui s'en iront elles aussi avec celles de ceux qui nous suivront et qui nous survivront... un temps seulement.

À quoi auront servies nos enfances, nos souffrances, nos ivresses, nos errances et nos espérances ? Toutes ces choses qui avaient de l'importance.

À quoi auront servis tous ces battements de cœur, ces cris, ces pleurs, ces rires ; tous ces plaisirs, toutes ces douleurs ; toutes ces choses apprises puis oubliées ; toutes ces choses conquises puis enfin délaissées ? Toutes ces émotions si intensément vécues et si vite passées... parfois ignorées ou reniées... rognées par le temps.

À quoi auront servies nos vies sinon à nous asservir à tous

nos désirs, à toutes ces envies qui nous vident ?

Le soir dans mon lit, je sens les côtes saillantes de ce corps qui est le miens, mais pour combien de temps encore ? Je saisis ces os qui affleurent sous ma chair et j'ai l'impression de tenir dans mes mains le cadavre que je suis et que je n'ai jamais cessé d'être au regard de l'éternité. Je sens ces côtes, ce corps, cette chair avec lesquels j'avais jusque-là été si intime ; auxquels je m'étais depuis toujours identifié. Toute cette vie que je croyais m'appartenir et fermement tenir au creux de mes mains n'est rien de plus ni de moins que ces feuilles mortes qui une nouvelle fois jonchent nos rues. Cette vie, ce corps, ne sont pas plus que ce vieux mobilier abandonné aux vers et à la moisissure dans le coin d'un grenier ou d'un jardin. Ce corps n'était que l'occasion d'une présence ; l'occasion d'une conscience de la vie à l'endroit d'elle-même et pour se saisir elle-même, l'espace d'un bref instant. Ce corps, ce nœud de forces, cette confluence, cette concentration de forces infinitésimales ; cet amalgame de volontés, de désirs, de mouvements, de hasards et de nécessités ; d'influx et de fluides ; de liquides et de liqueurs ; de rêves, de visions, d'attractions, de répulsions, de pulsions, de passions et de poisons...

Depuis toujours nos cultures nous disent que la vieillesse est une déchéance, un naufrage, une défaite du corps face aux assauts du temps. Mais le temps n'existe pas. Et pas plus la vieillesse ni la déchéance à laquelle nous l'associons. Ce ne sont que prétextes, excuses et faux arguments que nous mettons en avant quand c'est nous qui refusons d'accepter que ce ne sont là que les différents aspects de la vie. Il n'y a pas de mort, ni de vieillesse, ni de temps qui passe. Il n'y a qu'un éternel

mouvement, un *éternel retour* que nous refusons d'admettre parce que ce serait admettre que nous-mêmes ne sommes rien ni personne, mais simplement la vie qui ne fait que passer en nous comme le vent passe au travers des branches d'un arbre et donne à chaque feuille l'impression d'exister.

La souffrance qu'infligent les outrages du temps à notre propre corps, provient plus de l'attachement et de l'identification que nous entretenons depuis toujours vis-à-vis de cette chair que d'une réelle douleur physique qui ne devrait être perçue que comme une simple information. La seule souffrance est dans la perte, la dépossession, alors que toute notre vie nous nous acharnons à fixer les choses, à les immobiliser, à se les approprier et se les agréger comme autant de prolongements de notre propre corps et de notre propre vie. Nous cherchons sans cesse à pérenniser, à transmettre, à conserver, à enfermer, à consolider, à affermir et à affirmer, à endurcir, à enraciner, à acquérir... Nous construisons, nous consolidons et contaminons la Terre entière de nos constructions, créations, concrétions et sécrétions dans le vain espoir d'une éternité de façade.

Je ne crois plus en rien de ce qui est humain. Je ne crois plus en rien, si ce n'est en la vie prise au sens le plus large possible. C'est-à-dire en cette vision de la vie qui intègre la mort. Je ne crois plus en rien de ce que nos cultures nous ont fait croire pendant si longtemps. Élargir sa vision c'est élargir sa vie.

Nos noms, nos histoires, nos vies entières ne sont rien. Nous n'existons que grâce à nos mémoires entremêlées qui forment l'histoire de nos vies communes. Depuis notre plus petite enfance, on nous apprend à prononcer notre nom et celui de ceux qui nous entourent ; à les écrire sur tous les supports

possibles et imaginables. Un nom, une identité, une personnalité, une famille, une histoire, une généalogie, une filiation, une descendance, un héritage.... Autant de noms au service d'un seul. Autant de termes qui ne sont là que pour nous faire croire que nous existerons peut-être plus loin que notre propre souffle. En vain !

Combien d'énergie dépensée ? Combien de mots prononcés ? Combien de souffrances endurées ou infligées ? Combien de trahisons, de mensonges, de reniements ? Combien de poison, de sang et de larmes versés en vain pour la plus petite, la plus dérisoire de toutes les gloires possibles : laisser son nom dans l'histoire ou à défaut, l'histoire de son nom ? Il faut chercher plus loin. Plus loin que tous ces scintillements de surface ; que tous ces rêves ou ces cauchemars qui nous obsèdent et nous envoûtent notre vie durant.

Nos noms ne sont rien. Nos histoires ne sont rien. Inexistants hier ils le seront à nouveau demain. Nos pays, nos langues, nos cultures ne sont que les mouvements de surface de la vie qui aura tôt fait de les rejeter dans les profondeurs du hasard et du chaos. Nos noms, nos sociétés, nos races n'ont pas plus d'importance que les frémissements de l'onde lorsque le vent vient en agiter la surface. Concours de circonstances, hasards, télescopages, rencontres, unions et désunions. *Identité nationale, français de souche, droit du sol ou droit du sang...* autant de purs produits culturels fabriqués par nos sociétés et qui ne signifient rien. Ils ne sont là, en définitive, que pour servir nos illusions, nos certitudes, nos intérêts personnels... Ils ne sont là que pour combler et palier notre faiblesse à comprendre et à appréhender la vie dans sa plus grande et

véritable dimension. Ils ne sont là que pour suppléer à nos petites médiocrités humaines et justifier nos sécrétions acides. Toutes les histoires de tous les pays nous apprennent que depuis la nuit des temps, aucune nation n'a jamais cessé d'être le produit, le mélange, le résultat de la rencontre d'autres nations, et ce, toujours pour des impératifs de survie. L'échange, la communication, le commerce, les conquêtes ont tour à tour défait et refait les nations comme les cadavres nourrissent le sol qui donnera à son tour vie à d'autres organismes. Ainsi va la vie et tout n'est que frémissements de surface.

L'expression qui consiste à dire que certaines personnes, auparavant très proches, voire intimes, sont devenues littéralement étrangères les unes pour les autres n'est pas une simple image, mais une réalité de fait. Chacun, au regard de ce qu'il fut par le passé, n'est-il pas devenu étranger à lui-même ? La vie quotidienne, les rencontres, les événements, les blessures, les passions ; les rêves oubliés, accomplis ou en attente d'être réalisés sont autant d'éléments qui nous informent et nous transforment jour après jour. Cela parfois au point de tellement nous éloigner de nous-mêmes que nous avons alors la sensation d'avoir vécu plusieurs vies au travers de personnalités différentes.

Bien sûr, dans les grandes lignes, nous sommes toujours les mêmes. Mais en apparences seulement. Car ce ne sont pas ces « branches maîtresses » que sont les aptitudes, les prédispositions, la couleur des yeux ou de la peau qui font notre identité et notre personnalité. Ce sont, bien au contraire, tous ces infimes petits moments qui se succèdent tout au long d'une vie et qui, chaque jour, chaque minute et chaque seconde

nous déconstruisent et nous reconstruisent. Ils sont comme les feuilles d'un arbre qui chaque printemps se renouvellent et le font vivre, apparemment identique à lui-même. Notre mémoire individuelle ou collective n'est qu'un outil, un moyen élaboré par la nature et la vie dans le seul but de développer l'individualité et la société qui assureront, à leur échelle, la survie de l'espèce. Laquelle n'est qu'un prétexte à la continuation de la vie à travers la matière et la chair. Mais notre véritable conscience, notre véritable présence au monde se fait par « les feuilles de l'arbre ». Autrement dit par toutes ces petites rides de surface qui nous animent et nous orientent bien malgré nous vers un destin sur lequel nous n'avons aucune emprise.

Nous ne sommes que parce que nous nous souvenons d'avoir été. Aussi le respect, le devoir, la morale, la reconnaissance de ses proches comme toutes les valeurs traditionnelles de nos sociétés ne veulent plus rien dire une fois passé ce cadre. Dans l'absolu, nous ne devons rien à personne parce que nous ne sommes personne. Simplement l'expression de la vie mise en forme localement dans la chair et le sang, simples modalités de la matière. Hasards, concours de circonstances ; liaisons et lésions ; collisions et collusions à profusion ; fissions, fusions et confusion à tous les niveaux de la matière. Le tout au sein d'un cataclysme qui n'a jamais cessé depuis 13,7 milliards d'années.

LES ENJEUX DE LA MORT

Toutes les formes de cultes rendus aux morts ne sont là que pour continuer à entretenir l'illusion que la mort n'existe pas et que même si nous ne vivons plus dans la chair et le sang, nous existons encore dans la pierre et l'encens ; dans le cœur et la mémoire de ceux qui nous ont aimés, croisés, sinon même détestés. Toutes les formes de sépultures, de prières, de messes, d'épitaphes ; les monuments et jusqu'aux arbres généalogiques ; les livres d'histoire, les photographies et autres objets les plus triviaux du quotidien sont autant d'artifices qui nous permettent de continuer à entretenir ce déni de la mort. Celui qui permet à chacun de vivre toute son existence comme s'il était immortel.

Car cette mort et la perspective du néant qui attendent chacun d'entre nous sont à ce point insupportables que nous ne pouvons que travestir cette terrible vérité en continuant, par tous les stratagèmes possibles, de faire vivre ceux qui nous ont à jamais quittés et dont on finira par oublier jusqu'à l'intonation de la voix, la couleur des yeux, la forme du visage, la douceur ou le parfum de la peau... Rares sont ceux capables d'appréhender, au sein de la multitude effervescente de nos vies hyperactives, les véritables enjeux de la mort. Rares sont ceux qui savent en toute lucidité qu'ils cesseront un jour d'exister, pour toujours et à jamais. De là, nous créons toute notre existence autant de décors qui nous servent à revêtir l'implacable néant qui nous cerne de toutes parts comme ultime horizon. Devant ce gouffre béant, froid, obscur et sans fond nous dressons un immense miroir fait de nos fantasmes, de nos mémoires, de nos histoires, de tous nos actes accomplis

ou manqués, des souvenirs des vies de tous ceux qui nous ont précédés. Un miroir qui nous fait croire qu'une autre dimension existe et que la vie ne fait que continuer par delà cette frontière faite de nos peurs et de nos espoirs. Nous rédigeons des testaments qui nous donnent l'illusion que nous continuerons, « après », à garder le contrôle sur toutes ces choses que l'on a patiemment et souvent avec peine, accumulées tout au long d'une vie laborieuse. Continuer de garder un semblant de contrôle sur le petit monde que nous nous étions façonné avec tant de conviction.

La mort est partout et pourtant elle n'est nulle part. Tout concourt aujourd'hui à l'escamoter, à en effacer les moindres traces ; à en dissiper la plus légère odeur, les plus infimes de ses caresses sur nos fragiles consciences d'hommes et de femmes civilisés. La mort est partout et cependant elle est devenue si ordinaire, commune, banale, vulgaire, triviale, grossière, obscène, pornographique parfois. Les nécrologies, les statistiques, les catastrophes, les crimes, les épidémies, les guerres, les attentats, les suicides, le cancer, le sida, la mucoviscidose, les maladies orphelines... les morts sont partout, les morts sont pléthores... à croire que cet excès, que cette débauche de mort nous rend chaque jour, chaque minute, chaque seconde toujours plus vivant.

Un bain de mort comme un bain de jouvence qui nous fait nous délecter de la sensation du vide, du vertige, confortablement sanglés, à l'abri, bien au chaud dans notre combinaison de chair chaude et de sang frais. Les morts ont un nom, un visage, une histoire que l'on se raconte entre vivants. Ces morts qui en définitive nous rassurent plus qu'ils ne nous interrogent sur notre propre destinée. Car tous ces cadavres,

cette viande pourrie que nous empaquetons, identifions et stockons au cœur de nos villes et de nos villages, ne sont là que pour nous rappeler que nous sommes, nous, toujours bel et bien vivants, riants, créants, criants, aimants, souffrants, haïssants, respirants, transpirants, soupirants et aspirants à une vie toujours plus vivante et toujours plus étrangère à cet étrange évènement qui est arrivé à cet autre que l'on ne verra plus, que l'on n'entendra plus, que l'on ne serrera plus dans ses bras et dont on finira par se demander s'il a jamais existé. Il est mort, et nous nous sommes en vie. N'est-ce pas là l'essentiel ? Elle est passée, nous a frôlés et nous a, une fois de plus, ignorés, oubliés, délaissés et laissés sur le bas-côté du néant ; toujours vivants !

Plus on parle des morts, moins on parle de sa mort. Les commémorations, les hommages, les rétrospectives et la sur-médiatisation de la mort sous toutes ses déclinaisons possibles sont autant de façons de nous faire croire que rien de finit jamais et que nous continuerons d'une manière ou d'une autre, de vivre, de jouir, de rire... Untel est mort, et tout de suite se déroule le plus naturellement du monde la longue liste de tout ce que cet homme ou cette femme a pu vivre. Son histoire, ses origines, les personnes qu'il a rencontrées tout au long de son existence. Ses victoires, ses défaites, ses passions, ses amis, ses ennemis... ceux qu'il laisse ou ceux qu'il suit dans l'Hadès. Jamais l'absence d'un être n'aura suscité autant de paroles, d'histoires qui ne sont là, toujours, que pour écarter l'ombre de la mort et le silence du néant.

Les assurances-vie, les conventions obsèques, les mille et une façons de léguer ses biens, de transmettre son capital ou son patrimoine sont autant d'artifices, de gesticulations qui

nous donnent un peu l'illusion que nous ne ferons que nous absenter dans la mort et que nous garderons encore le pouvoir sur les choses et les êtres qui font le monde. Comme si nous les laissions momentanément en gestion avant de revenir, tôt ou tard, encaisser les dividendes de ce que nous avons laissé en legs. On pense à tout ce qui précède ou entoure la mort, mais au grand jamais à la mort elle-même et à ce qu'elle représente de vertige, de néant, de terreur, d'incompréhension, d'injustice, d'absurdité, de vide absolu, de nausée, de perte de soi et des autres à jamais et pour toujours.

DE LA CONSCIENCE

La conscience n'est-elle, en amont, qu'une seule et même qualité diversement vécue suivant les différentes manières et possibilités d'être au monde ? Tout comme l'arbre qui se vit différemment et de manière dissociée à travers ses nombreux rameaux et bourgeons. Le monde et la conscience ne sont que matière brute à créer, à inventer, à modeler, à mettre en forme, en lieu, en temps, en singularité, en individualité, en personne, en émotions... Le monde est « matière » à être au monde. Si la forme – à travers les différents aspects d'une complexité en perpétuelle mutation - n'est pas la matière ; la conscience n'est pas le « conscient », principe indivisible et insaisissable. Le conscient est comme l'humide ou le chaud, le rugueux ou le piquant. Il est une propriété, une qualité une et indivisible qui, si elle disparaît ici, renaît ailleurs, sous une autre forme, une autre identité, une autre manière d'être au monde et d'être

conscient du monde.

Si je ne suis plus moi, je puis être Pierre, Paul ou Jacques. Laissant ainsi, avec ce qui reste de moi, ce corps, cette personne, cette mémoire, cette identité qui n'était en somme que forme passagère, épiphénomène, frémissement de surface, scintillement... Matière et conscience sans nom, sans forme et sans origine, tour à tour extraites et replongées dans ce maelström de forces originelles, éternelles et chaotiques après avoir successivement animées autant de formes différentes : des fleurs, des étoiles ou des hommes.

TOUT EST POSSIBLE !

Il est des questions toutes simples que nous pouvons nous poser. Des questions néanmoins susceptibles de nous faire avancer beaucoup plus loin dans la connaissance que ne l'ont fait les sciences pendant plus d'un siècle de développement ininterrompu. Des questions qui, grâce au seul outil de l'imagination, de la mise en situation, peuvent nous projeter vers d'autres dimensions, d'autres points de vue et nous donner ainsi à reconsidérer le monde sous de nouvelles perspectives. Par exemple : le monde est une certaine vision, une certaine perception pour l'homme et son espèce de manière générale. Si celle-ci venait un jour à disparaître, quelles images, quelles formes, quels aspects de ce que nous considérons comme la réalité subsisteraient-ils ? Quelle espèce serait dès lors détentrice de sa forme originale, non falsifiée, corrompue, altérée par ce que nous considérons comme une incomplétude

des sens et de la cérébration chez les autres espèces et que seul l'homme et son développement auraient mené à terme ? Imaginons un instant un monde qui ne serait vu et perçu que par une seule espèce animale ou même végétale. Les sciences de manière générale ne s'appliquent à chercher des vérités qu'à l'intérieur du cadre limité de notre propre perception du monde. Comment d'ailleurs une science dite *appliquée* pourrait-elle de fait échapper au piège de sa propre perception puisque c'est d'elle justement qu'elle se nourrit ? Au contraire, une véritable recherche de la vérité devrait systématiquement viser à sortir du cadre de notre vision du monde et par là même échapper à cette perception qui nous enferme. Hors de toute contrainte matérielle demeure l'imagination. Seul outil adapté à une recherche de la vérité. Nos sens, notre cerveau, notre corps, notre histoire, notre culture, nos sciences et nos consciences ne valent pas mieux – pas moins non plus – que ceux de n'importe quelle autre espèce animale ou végétale. Dès lors, la véritable représentation du monde, son véritable aspect est-il à découvrir plus par l'intermédiaire de telle espèce plutôt que par telle autre ? Chaque forme de vie, chaque « être au monde » met en forme un matériau, une matière aux potentialités infinies parce que justement indéfinies.

Mettons-nous à présent en situation et tâchons d'oublier jusqu'à notre humanité, notre culture, nos préconditionnements physiques ou affectifs, notre histoire personnelle, etc. Tâchons, par un effort de l'imagination, de désapprendre tout ce que l'expérience nous a jusqu'à présent enseigné. Revenons comme à une sorte d'état originel, embryonnaire, placentaire et larvaire de l'évolution.

Nous sommes à peine vivants ; à peine conscients ; à peine

sensibles au chaud, au froid, à la lumière, à ce qui peut être liquide ou solide, à notre propre corps encore indéfini... Le monde dès lors ne se résume qu'à quelques sensations de base. Ce que nous pressentons du monde, de l'« extérieur », est à l'échelle, à la juste mesure de ce que nos sens encore rudimentaires nous donnent à percevoir, à entr'apercevoir et peut-être même déjà à voir. Mais cette notion d'extérieur elle-même n'est-elle pas déjà une falsification, une illusion et une méprise ? Le résultat subjectif d'une séparation arbitraire et instinctive sinon maladive entre le « perçu » et le « percevant » ; entre le « senti » et le « sentant » ? Un peu comme si, au fil de ce que nous appelons l'évolution, ces mouvements réflexes de repli sur soi, d'intériorisation et de dissociation avaient fini par faire se sédimenter et se cristalliser des singularités, des identités et des individualités apparentes.

De la même manière que certains minéraux finissent par concentrer au sein d'une matière originellement homogène, indifférenciée, une et indivisible, des minerais, des filons, des molécules et des alliages plus durs, plus concentrés et plus complexes. La conscience n'est-elle pas dès lors, et comme tout autre forme de « réaction chimique », une propriété de la matière suscitée et exacerbée par des agglomérats, des compressions et des concentrations aléatoires ? Autrement dit : la matière est tout, et tout est matière... à se représenter le monde ; son monde.

Car la matière n'est pas ce seul substrat à partir duquel se sont élevées et s'élèvent encore toutes les formes de complexités et de structures ; qu'elles soient stellaires, atomiques, moléculaires, minérales, pré-biotiques, végétales, animales ou sociales. Elle est plus que cela et ne se limite pas à

ce sur quoi nos corps et nos outils d'investigation peuvent agir. La conscience, le rêve, l'imagination en sont également les dernières ramifications. Je le redis : *Tout ce qui est matière à perception est une perception de la matière.* Il n'y a pas de discontinuité, de séparation, de plans différents. Il n'est que différentes modalités de *l'être au monde*. Différents aspects jamais en rupture ni en contradiction les uns avec les autres. Le tout ne se résumant qu'à un seul et même phénomène : la vie. Cette dernière et le monde nous sont donnés d'un bloc. Une matière aux potentialités infinies ; illimitées dans l'espace comme dans le temps. Avec, contenues en elle, des possibilités de création, d'invention et d'imagination tout aussi incommensurables. Des mondes en quantités absolument inconcevables. Le tout au sein d'un univers sans limites et infiniment recomposable.

Toutes ces merveilles sont autant de « divinités », de « mythologies » à découvrir, à inventer et à mettre en pratique pour les milliards d'années à venir. Tout est possible ! C'est la vie elle-même qui le dit à travers la pluralité des mondes et des « êtres aux mondes ». Tout est possible parce que tout participe de l'Être et que l'impossible est synonyme de néant. Or, le néant n'existe pas puisque le monde, l'univers et la vie existent et qu'ils sont infinis en formes, en espaces et en durées.

On imagine assez mal une forme de néant consubstantielle sinon contiguë à l'existence ou au monde. La présence de l'un disqualifie et annule *de facto* celle de l'autre. Elle le rend caduque ; absurde. Dès lors, tout devient possible parce que nous avons fini par mettre à mal les dernières fortifications qui freinaient notre progression : la mort ; le néant ; Dieu.

L'enfant, l'adolescent, le jeune homme que j'étais encore il

y a quelques années sont morts les uns après les autres. Il ne m'en reste aujourd'hui comme seules reliques, que des images, des parfums et des souvenirs teintés de nostalgie. Ils sont morts et je n'en suis pas plus troublé car la vie continue à travers cette nouvelle personnalité dont je suis l'incarnation. Ce n'est pas nous qui sentons ; c'est le monde et la vie qui sentent à travers nous. Les âges successifs d'une même existence comme les corps eux-mêmes tour à tour tirés de la terre et retournés à elle ne sont que les complexités transitoires et les différents moyens que la vie met en œuvre pour se donner à voir le monde, à le sentir et à le vivre.

La mort n'existe pas en soi. Elle n'est que modalité passagère. Elle est la trace, l'empreinte, le reliquat ; ce qui reste après toute forme de changement et tout changement de forme. À notre niveau, elle n'est que *l'entropie de l'anthropie*. Autrement dit la quantité négligeable ; la queue de la comète ; la balle du blé. Ni plus ni moins que la dîme payée à la nature et à la matière pour prix de toute métamorphose.

La mort, l'inexistence ou le néant n'existent pas dans l'absolu. Ce ne sont que les articulations, les pivots, les rouages et les axes de rotation qui permettent à la vie de s'exprimer et de progresser. Tout comme les silences et les « respirations » entre les mots ou les notes permettent à la mélodie ou à la phrase de se déployer à travers la matière et la sensation. Nous les avons érigées en réalités indépendantes alors qu'elles n'étaient que des modalités apparentes et attenantes.

C'est donc là, au cœur de ce que la vie et la matière ont de plus essentiel, de plus dur, qu'il nous faut chercher notre vérité et peut-être même les indices de notre éternité. Autant de raisons de croire encore à une forme de surhumanité.

Autrement dit, en notre totale liberté vis-à-vis de nos peurs, de nos croyances, de nos morales et de nos servitudes les plus paralysantes et destructrices.

PRÉSOMPTIONS III

1.- Si l'univers est infini, il ne peut être réel, et l'on ne peut prêter à sa forme aucune espèce de réalité matérielle du fait qu'il ne possède aucune limite dans l'espace. Or, les limites spatiales d'un objet ou d'une forme sont parmi les preuves irréfutables de sa réalité et de son existence ; de son indépendance, de son autonomie en tant que « nature séparée ».

2.- Si l'univers est fini et possède des limites à la fois spatiales et donc formelles, qu'y a-t-il au-delà de ces limites sinon l'absence d'univers ? Autrement dit, le néant. Or, on imagine mal le néant contenant l'univers. Ce serait contre-nature. Et si donc l'univers était contenu dans le néant, il serait un lieu contenu dans un autre lieu plus vaste que lui. Or, parler de vastitude à l'endroit du néant est déjà une absurdité en soi. D'autant plus absurde que ce néant serait donc, lui aussi, un lieu dans la continuité de l'univers créé. D'une certaine façon, il en serait le prolongement. Un prolongement infini et illimité comme le sont toutes les formes de néant si tant est que ce dernier puisse recouvrir plusieurs formes. Car si tel était le cas, ce ne serait déjà plus le néant.

Ce qui nous fait dès lors retomber de plain-pied dans la première proposition qui décrivait l'univers comme infini.

Dès lors, qu'il soit infini ou fini, l'univers tel que nous le percevons, l'envisageons, le concevons et le pensons est totalement absurde et incohérent tout comme les sciences qui s'évertuent depuis des siècles à en rendre compte. Elles ne rendent compte en définitive que de notre propre perception du monde. Elles ne rendent compte que de notre rêve et de notre illusion.

*

S'il est autant de mondes qu'il y a d' « êtres au monde » ; alors chacun n'a-t-il pas vocation à devenir le dieu de son propre univers ?

*

Être philosophe ne signifie pas pour autant être sage. On peut en effet aimer la sagesse sans pour autant être aimé d'elle.

*

Il n'est de calomnie qu'envers les gens irréprochables. La vérité suffit à inquiéter les autres.

Couverture :
Image et composition
© Sébastien Junca

Sébastien Junca

La Sensation du gouffre

Suivi de DES CORPS

Écrire pour sauver sa vie. Écrire pour se prémunir contre la médiocrité, la faiblesse, la lâcheté qui partout s'insinuent et pénètrent les planches disjointes de notre bien fragile embarcation de chair et de sang. Écrire comme on brûle de l'encens, comme on sacrifie aux dieux sur l'autel de nos existences insuffisantes. Écrire comme on prie. Écrire pour conjurer le sort et conchier la mort ; lui échapper un peu. Écrire pour tenter de sauver du naufrage annoncé ce qui peut encore l'être : nos idées, nos rêves, nos espoirs, nos sentiments... Tout ce que chacun a en lui de plus précieux. Sa source de vie pour laquelle il est prêt à tout sacrifier pourvu que l'essentiel soit sauf : LA BEAUTÉ.

Autodidacte épris de philosophie, Sébastien JUNCA est l'auteur de neuf ouvrages dont *AU CŒUR DE LA CRISE* (2014) paru chez Demopolis et préfacé par Gérard MORDILLAT.

